This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A 3 9015 00369 687 2
University of Michigan - BUHR

Digitized by Google

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

RECEIVED IN EXCHANGE
FROM
U. of M. Law Library

Digitized by Google

PQ
2217
.D2
D76

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

PQ
2217
D2
D76

A Jules de Glouvet
amical souvenir
Eric Daudet

UN

DRAME PARISIEN

PIÈCE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois

sur le théâtre du GYMNASE, à Paris, le 27 septembre 1892.

Digitized by Google

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 21946-10-92. — (Encre Lorilleux).

Digitized by Google

UN

DRAME PARISIEN

PIÈCE EN CINQ ACTES

PAR

ERNEST DAUDET

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1892

Digitized by Google

PQ
2217
.D2
D76

Digitized by Google

U of M Law Library
9-8-31

PRÉFACE

Un Drame parisien est donné ici, non tel qu'il a été joué au théâtre du Gymnase, mais tel que je l'avais d'abord écrit et que devront le représenter les directeurs à qui viendra l'idée de le monter, — cinq actes au lieu de quatre, trois que connaissent, sauf quelques retouches de détail, les personnes qui ont vu jouer la pièce, deux entièrement inédits.

Pour les convenances du Gymnase, j'avais consenti à en modifier le dénouement primitif. Ce dénouement, je le rétablis, parce que c'est le seul que comportent, à mon avis, la logique et la vérité, le seul surtout qui donne à mon œuvre toute sa portée morale.

Digitized by Google

Je me plais à croire qu'elle n'a qu'à gagner à cette modification qui lui restitue sa forme première et rend sans objet quelques-unes des critiques qui m'ont été faites.

A ces critiques comme à d'autres dont il ne m'a pas été donné de supprimer les causes, je m'étais promis et j'avais promis de répondre. Mais, s'il est licite de prendre de tels engagements dans le feu de la bataille, il est tout naturel de renoncer à les tenir quand elle est finie.

Tout en revendiquant l'entière responsabilité de ce que j'ai écrit, je m'abstiens donc de revenir sur les polémiques qui se sont engagées au lendemain de la représentation. S'attacher à une œuvre nouvelle, essayer de mieux faire en tenant compte des objections et des observations qu'on a recueillies en chemin est encore, à ce qu'il me semble, le meilleur moyen de répondre à celles qu'on a comprises et acceptées comme à celles qu'on persiste à trouver sans raison ni fondement.

Après cette brève explication, il ne me reste qu'à exprimer au directeur et aux comédiens

Digitized by Google

du Gymnase la gratitude que je leur conserve pour le précieux concours qu'ils m'ont prêté.

M. Victor Koning a été pour moi un collaborateur empressé, amical, toujours sur la brèche. Je ne l'oublierai pas.

J'ai trouvé dans les artistes de sa troupe, — ils me permettront de ne pas avoir l'air de leur distribuer des prix en les désignant nominativement, — le talent et l'intelligence servis par le plus réel dévouement. Je les en remercie.

Ce dévouement, la grande expérience de M. Villeray, administrateur de la scène du Gymnase, nous a singulièrement aidés à en tirer bon parti. A ce titre, M. Villeray mérite une part de mes remerciements.

E. D.

Paris, 15 octobre 1892.

Digitized by Google

Digitized by Google

UN DRAME PARISIEN

ACTE PREMIER

Une sacristie éclairée par un large et haut vitrail. A droite, porte venant de l'église. A gauche, autre porte plus étroite. Sur le premier plan, une cheminée. Feu allumé. Sur les cendres, bouilloire avec du lait. Devant la cheminée, un fauteuil, un petit guéridon sur lequel se trouve un plateau avec une tasse et un sucrier. Sur le second plan, à gauche, un prie-Dieu. Sur une chaise, le manteau et le chapeau de Vignal.

SCÈNE PREMIÈRE

ROSE, MAURET, UN SACRISTAIN.

Au lever du rideau, le sacristain sommeille, assis devant la cheminée. La porte s'ouvre. Entre Mauret, sur la pointe des pieds. Après avoir jeté un coup d'œil dans la sacristie, il fait signe à Rose de le suivre.

ROSE, entrant, voilette épaisse.

Ne vous trompez-vous pas, Mauret ?

MAURET.

Non ! C'est bien le cabinet de M. le curé...

LE SACRISTAIN, se levant vivement.

M. le curé n'y viendra pas, monsieur ! Les jours de sermon, cette sacristie est réservée au prédicateur !

Digitized by Google

MAURET, à Rose.

Vous voyez, ma chère, qu'on ne m'a pas trompé.

LE SACRISTAIN.

Mais, monsieur...

ROSE, au sacristain.

Un mot, je vous prie... En descendant de chaire, le Père Vignal va se rendre ici ?

LE SACRISTAIN.

Oui, madame ; seulement...

ROSE.

Attendez, alors... (Elle tire une bourse de sa poche et y prend trois pièces d'or qu'elle remet au sacristain.) Voila pour les pauvres de la paroisse !

LE SACRISTAIN, rogue.

Le tronc pour les pauvres est dans la nef de gauche, à l'entrée !

ROSE.

Je préfère vous charger de leur distribuer mon aumône, c'est plus sûr ! (Elle remet au sacristain une autre pièce d'or.) Voici maintenant pour vous payer votre peine.

LE SACRISTAIN, radouci.

Que je sache, au moins, ce que vous désirez, madame.

ROSE, s'asseyant auprès du feu.

Je désire attendre le Père Vignal !

LE SACRISTAIN.

C'est que, lorsqu'il vient de prêcher, le Révérend Père n'a pas l'habitude de recevoir.

Digitized by Google

ROSE.

Eh bien! et les personnes qui l'attendent à cette porte?

Elle désigne la porte par laquelle elle est entrée.

LE SACRISTAIN.

Des amis, des habitués! Aucun d'eux ne se permettrait d'entrer ici avant lui et sans sa permission.

MAURET.

Il excusera notre importunité! Du reste, nous ne le retiendrons pas longtemps.

LE SACRISTAIN.

A votre aise; mais, s'il se fâche, ce sera tant pis pour vous!

ROSE.

Se fâcher, lui?...

LE SACRISTAIN.

Oh! il ne faut pas s'y fier!... Il n'est pas toujours commode, surtout avec les belles dames!... Enfin, ça vous regarde. Je pense que le sermon va finir! Je vais voir.

Il sort.

SCÈNE II

ROSE, MAURET.

ROSE, relevant sa voilette.

Nous y sommes arrivés tout de même, ce qui prouve une fois de plus qu'on peut ce qu'on veut.

Digitized by Google

MAURET.

Parbleu! Vous avez des arguments...

ROSE.

Les seuls qui soient irrésistibles partout, dans la maison de Dieu comme dans celle du diable!

MAURET.

Dites donc, ma belle amie, voudriez-vous m'expliquer, maintenant, ce que nous sommes venus faire dans cette église?

ROSE.

Vous, vous n'y êtes que pour me chaperonner.

MAURET.

Mais vous, vous, Rose Morgan, la plus brillante des demi-mondaines, comme disent les chroniques!...

ROSE.

Voyons, Mauret, soyez respectueux, au moins, pour l'en droit où nous sommes.

MAURET.

Vous, l'héroïne du jour, la femme la plus interviewée depuis six mois, celle dont tout Paris s'est tant occupé après la mystérieuse aventure où votre dernier amant a trouvé la mort!...

ROSE, se levant.

Plus bas!... si l'on vous entendait...

MAURET.

Vous, dans une sacristie, un jour de Pâques, attendant au passage le prédicateur du Carême!... Seriez-vous en train de vous convertir?

Digitized by Google

ROSE.

Et quand cela serait... Quand même, bouleversée par le tragique événement que vous venez de rappeler, je me serais décidée à changer d'existence!

MAURET.

Je réclamerais; avant d'expier vos fautes et de rêver une fin chrétienne, vous me devez d'attendre que j'aie cessé de vous aimer... vous ne pouvez me condamner au martyre.

ROSE.

Quel beau sujet de roman psychologique cependant! Moi, la pécheresse réputée sans cœur, touchée tout à coup par la grâce; vous, le romancier à la mode, frappé dans votre amour et victime de mon repentir!

MAURET.

Si c'est une plaisanterie, je la trouve de mauvais goût. Je veux bien analyser dans mes livres la souffrance des autres et m'en inspirer... mais la mienne!... Je ne suis pas à l'âge où l'on écrit ses mémoires!

ROSE.

Allons, rassurez-vous! Je ne vous donnerai pas encore aujourd'hui Dieu pour rival.

MAURET.

Mais alors?

ROSE.

Pourquoi je suis ici?... Désœuvrement, curiosité... est-ce que je sais! Vous m'aviez tant vanté l'éloquence du Père Vignal que j'ai voulu l'entendre.

MAURET.

Mais cela date de quinze jours, je m'en souviens bien!...

Digitized by Google

Je vous accompagnais comme aujourd'hui, et même c'était si drôle, votre présence et la mienne dans ce pieux auditoire, que les journaux l'ont signalée!

ROSE.

Sur votre demande... Une occasion de vous faire une réclame! Entre nous, vous eussiez mieux fait d'être discret!... Tant que l'instruction criminelle, ouverte après la mort du comte de Véran, ne sera pas close, je dois éviter de laisser prononcer mon nom.

MAURET.

Vous vous trompez... je suis étranger à la publicité faite autour de nous à cette occasion.

ROSE.

Quoi qu'il en soit, après être venue ici avec vous, j'y suis revenue seule le lendemain, puis tous les jours, attirée par des accents que je n'avais jamais entendus, grisée par une voix pénétrante qui berçait mon cœur!... Oui, mon cher, chaque soir, le visage caché sous une voilette, pour ne pas être reconnue, perdue dans la foule, j'ai écouté avidement ce moine superbe!... car il est superbe!... et c'est ainsi que l'idée m'est venue de me rapprocher de lui, de lui parler...

MAURET.

Mais alors, c'est lui mon rival!... Encore un que vous allez séduire!... La Madeleine aux pieds du Christ!... c'est fort touchant!

ROSE.

Mauret, si vous voulez rester mon ami, cessez de plaisanter sur ces choses... ne les souillez pas de votre ironie!

MAURET.

Mon intention n'est pas de vous blesser!... Je me demande seulement ce que vous allez lui dire, au Révérend Père?

Digitized by Google

ROSE.

Vous l'entendrez bien.

MAURET.

N'empêche que je vais faire une singulière figure !

Entre le sacristain.

SCÈNE III

ROSE, MAURET, LE SACRISTAIN, puis VIGNAL.

Avant l'entrée de ce dernier, on entend l'orgue jouer dans l'église les premières mesures de l'*Alleluia*. Cette musique est entendue de loin, en sourdine.

ROSE, au sacristain.

Le sermon est fini ?

LE SACRISTAIN.

Le Révérend Père me suit. Mettez-vous de côté, monsieur et madame : qu'il ne vous voie que lorsque je l'aurai prévenu. (Il prend la bouilloire devant le feu et la met sur le plateau. Rose et Mauret se placent à droite contre le mur. Entre Vignal, la tête à moitié couverte par son capuchon dont il serre d'une main les plis autour de son cou. De l'autre, avec son mouchoir, il s'essuie le front. Il s'assied, frileux, devant le feu. Le sacristain reste debout devant lui.) Mon Révérend Père n'a-t-il besoin de rien? Voici le lait !

VIGNAL.

De rien, je vous remercie.

LE SACRISTAIN.

Une dame est venue demander mon Révérend Père.

Digitized by Google

VIGNAL.

Vous avez répondu que je ne reçois pas ?

LE SACRISTAIN, désignant Rose.

C'est qu'elle est entrée malgré moi et n'a pas voulu se retirer. Elle est là.

VIGNAL, se levant, apercevant Rose, très froid.

Vous désirez, madame ?...

Le sacristain sort.

ROSE.

Veuillez excuser mon indiscrétion, mon Père. Quelque indigne que je sois d'approcher de vous, je n'ai pu résister au désir de vous exprimer ?... Comment dirai-je ?... Votre éloquence...

VIGNAL.

Mon éloquence n'est rien, madame ! Elle ne vaut que par la grandeur des idées qu'elle me permet de traduire et de défendre.

ROSE.

Vous êtes trop modeste, mon Père !... Si vos auditeurs n'étaient retenus par la sainteté du lieu où vous parlez... ils battraient des mains !

VIGNAL.

Ce serait un manque de respect envers la parole divine. La pratiquer vaut mieux que l'applaudir !

MAURET, s'avançant.

Pour la pratiquer il faut croire !

VIGNAL, interrogeant Rose.

Monsieur est de vos amis ?

ROSE, présentant Mauret.

Monsieur Paul Mauret !

Digitized by Google

VIGNAL.

L'écrivain ?

MAURET.

Vous m'avez lu, mon Père?

VIGNAL.

Je vous ai lu !... Mon état ne me permet pas de louer l'usage que vous faites de votre talent.

MAURET.

On fait ce qu'on peut.

VIGNAL.

Cela ne suffit pas monsieur, il faut faire ce qu'on doit ! (Pause.) Et vous, madame, avez-vous la foi ?

ROSE.

Je vous avouerai, mon Père, que je n'ai guère le loisir de me le demander. Oh ! ce n'est pas faute de bons conseils ! Mais, après la mort de mes parents, le goût du plaisir m'a fait oublier leurs enseignements. Et il faudrait un tel effort pour y revenir, de si grands sacrifices... ma vie est si profane...

VIGNAL.

Changez-la. Je souhaite que votre présence ici, en ce saint jour, soit le symptôme de votre réconciliation avec Dieu.

ROSE.

Voudrait-il m'accueillir ?

VIGNAL.

Si vous allez à lui d'un cœur contrit et sincère, il vous ouvrira ses bras... sa clémence est infinie !

Rose, très émue, essuie une larme.

Digitized by Google

MAURET.

Des larmes !... (A Vignal en souriant.) Voilà, mon Père, l'effet de vos sermons !

VIGNAL.

Laissez, monsieur... Heureux ceux qui pleurent !

Il s'arrête en voyant entrer le sacristain.

LE SACRISTAIN.

Le capitaine de Moronis demande à voir mon Révérend Père.

VIGNAL.

Moronis à Paris !... Qu'il entre !... (Le sacristain sort. A Rose.) Je ne vous retiens pas, madame ! Je vous remercie de vos félicitations. Pardonnez-moi de n'y avoir pas mieux répondu. J'ai rempli mon devoir.

ROSE, saluant.

Mon Père... (A Mauret à demi-voix.) On ne m'avait jamais parlé ainsi.

MAURET.

Êtes-vous assez femme !... C'est le coup de foudre !

VIGNAL.

Encore un mot, madame ; en traversant l'église, agenouillez-vous et priez.

ROSE, très troublée.

Je vous obéirai, mon Père ; mais, vous aussi, priez, priez pour moi.

Elle suit Mauret, ils se croisent sur le seuil, à droite, avec Moronis qui s'écarte pour les laisser passer, les salue et les suit des yeux.

Digitized by Google

SCÈNE IV

VIGNAL, MORONIS, tenue civile.

VIGNAL.

Toi, mon cher Armand?

Il lui serre la main.

MORONIS.

Oui, moi, ton vieil ami, et bien heureux de te revoir. (Avec un geste du côté de la porte.) Aurais-tu converti celle-là, par hasard?

VIGNAL.

Tu la connais?

MORONIS.

Qui ne connaît Rose Morgan? Qu'est-elle venue faire ici?

VIGNAL, allant vers le guéridon.

Je n'en sais trop rien. Je ne l'avais jamais vue... C'est toi qui m'apprends son nom... sa première phrase a été pour louer mon éloquence... la dernière pour se recommander à mes prières.

MORONIS.

Le fait est qu'elle en a besoin en ce moment.

VIGNAL.

Pourquoi en ce moment plutôt qu'en un autre?

Digitized by Google

MORONIS.

Parce qu'elle est mêlée à un drame affreux qui me touche de très près.

VIGNAL, versant le lait dans la tasse.

Quel drame ?

MORONIS.

La mort du comte de Véran, assassiné l'hiver dernier. Je t'ai parlé, dans une lettre, de cette histoire retentissante. (Vignal remue le sucre et boit à petites gorgées.) Elle m'intéresse surtout parce que je lui dois le réveil d'un espoir que je croyais irréalisable.

VIGNAL.

Je me souviens en effet : M. de Véran a été trouvé mort chez lui, le front troué d'une balle.

MORONIS.

Oui, et c'est de cet événement que me vient mon bonheur présent, puisqu'il me permet d'épouser la veuve du comte, la seule femme que j'aie jamais aimée !

VIGNAL.

Celle qu'en m'écrivant tu me désignais sous le nom de Suzanne. (Signe affirmatif de Moronis.) Mais en quoi cette Rose Morgan est-elle mêlée à la mort de M. de Véran ?

MORONIS, hésitant.

Elle était... son amie...

VIGNAL, l'arrêtant.

Ah ! (Pause.) Et d'où viens-tu, toi ?

MORONIS, debout, à la cheminée.

J'arrive de Lyon, où, comme tu sais, mon régiment tient garnison. Je suis venu passer quelques jours à Paris, pour

Digitized by Google

Suzanne. Ayant appris que tu prêchais aujourd'hui, j'ai voulu t'entendre et, comme j'avais à te parler, j'ai quitté l'église avant la fin du salut. Si c'est un péché, tu me donneras l'absolution.

VIGNAL, en souriant.

Je te la donne! Si tu n'étais venu aujourd'hui, nous ne nous serions pas rencontrés. Ma tâche est finie avec le carême et je pars demain matin pour regagner mon couvent de la Paix-Dieu.

MORONIS.

Où tu vas rentrer, couvert de gloire!

VIGNAL.

Toujours exagéré, mon cher Armand. Ton affection pour moi est donc incorrigible?

MORONIS.

Oh! oui, incorrigible! Ne date-t-elle pas des jours les plus lointains de notre enfance? Plus tard, la vie nous a séparés : toi prêtre, moi soldat! mais, de loin comme de près, ne nous sommes-nous pas constamment aimés?

VIGNAL.

Tu peux même dire fraternellement aimés. Ce sont des souvenirs toujours doux à évoquer.

MORONIS.

Il y en a bien d'autres entre nous. Ainsi, te rappelles-tu que, lorsqu'au moment d'entrer au Noviciat des Dominicains, tu es venu m'annoncer ta détermination, je me suis efforcé de t'en détourner... J'avais la passion des armes; je venais d'être admis à Saint-Cyr et j'aurais tant voulu te voir suivre la même carrière que moi. Avec le caractère ardent et batailleur que tu avais alors, c'était tout indiqué. Par bonheur, tu ne m'as pas écouté et tu as eu raison, puisque,

Digitized by Google

maintenant, tu es célèbre et heureux... car tu es heureux, n'est-ce pas, dans la paix de ton cloître ?

VIGNAL.

Oui, complètement heureux. Mais ne va pas croire que j'ai toujours possédé le bonheur dont je jouis... Je ne l'ai conquis qu'au prix de sacrifices et de souffrances.

MORONIS.

Regrettes-tu ?

VIGNAL.

Je ne regrette rien ! Je constate seulement que j'ai eu mes crises, moi aussi.

MORONIS.

Et maintenant ?

VIGNAL.

Oh ! maintenant je suis aguerri. La protection d'en haut m'a rendu invincible ! (Pause.) Mais assez parlé de moi. Parlons de celle que tu vas épouser, de cette comtesse Suzanne dont tu ne m'as dit qu'un mot dans tes lettres et que je ne connais pas.

MORONIS.

Tu la connaîtras bientôt, je l'espère.

VIGNAL.

Je ne te demande pas si elle est digne de devenir ta compagne ?

MORONIS.

Voilà cinq ans que je l'aime !

VIGNAL.

Le savait-elle ?

MORONIS.

Elle l'avait deviné.

Digitized by Google

VIGNAL.

Et le mari?

MORONIS.

Jetée par force dans ses bras, comment l'eût-elle aimé?... Il l'a méconnue dès le premier jour. Plus tard, ce fut pire. Brutal, joueur, libertin, il n'a reculé devant aucun outrage. Et si elle ne s'est pas définitivement séparée de lui, c'est à cause de leur enfant!

VIGNAL.

Ah! il y a un enfant?

MORONIS.

Qui m'est déjà cher comme s'il était mien!... six ans! Tout le portrait de sa mère!

VIGNAL.

Votre mariage est donc résolu?

MORONIS.

Elle ne s'est pas encore prononcée. Mais je la connais trop loyale pour encourager mes espérances, si elle ne les partageait pas.

VIGNAL.

Alors ce grand événement s'accomplirait bientôt?

MORONIS.

Superstitieux comme tous ceux qui aiment, j'ose à peine espérer que ce sera dans six mois, à l'expiration de son deuil... C'est même à ce sujet que je voulais solliciter de toi une promesse.

VIGNAL.

Une promesse?

Digitized by Google

MORONIS.

Je voudrais que tu nous maries.

VIGNAL.

Compte sur ton vieil ami. Je reviendrai à Paris tout exprès !

MORONIS, lui prenant la main.

Merci, Jacques ! Je ne saurais te dire à quel point je suis touché. Il me semble que tu me porteras bonheur.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE SACRISTAIN.

LE SACRISTAIN entre, tenant à la main des cartes de visite.

Il y a là plusieurs personnes qui demandent mon Révérend Père... Voici leurs cartes.

Il les remet à Vignal.

MORONIS.

Le défilé des admirateurs qui continue... et des admiratrices.

VIGNAL, il lit les cartes.

« Marquise de Révignac ! »

MORONIS.

La marquise ici ?

VIGNAL.

Tu la connais ?

Digitized by Google

MORONIS.

Je crois bien, la meilleure amie de Suzanne.

VIGNAL, continuant à lire.

« Baronne Charlin. »

MORONIS.

Oh ! une agitée, celle-là !

VIGNAL, souriant.

Oui... un peu exubérante... mais brave femme au fond. (Lisant la dernière carte.) « Raoul Dalbert. »

MORONIS.

Raoul Dalbert, homme de plaisir, un des compagnons de ce malheureux Véran. Je doute fort qu'il ait profité de ton sermon !

VIGNAL.

Mais alors, pourquoi est-il venu ?

MORONIS.

Il a voulu te voir, parbleu ! pour raconter ensuite qu'il t'a vu. Il aura accompagné ces dames. Je me sauve et te laisse en cette brillante compagnie. A propos, par quel train pars-tu demain ?

VIGNAL.

Par l'express du matin.

MORONIS.

Alors, je ne te dis pas adieu. J'irai t'embrasser à la gare.

Au moment de sortir, il s'arrête, indécis, en regardant autour de lui.

VIGNAL.

Que cherches-tu ?

Digitized by Google

MORONIS.

S'il n'y a pas une autre issue... Je voudrais éviter...

LE SACRISTAIN, après que Vignal lui a fait signe, ouvrant la porte à gauche.

Mon capitaine peut passer par ici. De l'autre côté de cet oratoire, il y a une sortie sur la rue.

MORONIS, au sacristain.

Merci ! (A Vignal.) A demain !

Il sort.

VIGNAL.

A demain ! (Au sacristain, qui a fermé la porte.) Ne faites entrer que les personnes qui ont remis ces cartes. Je n'en recevrai pas d'autres...

Il va se placer près de la cheminée et s'assied un moment, comme fatigué et rêveur. Le sacristain ouvre la porte de droite. Entrent la marquise de Révignac, la baronne Charlin et Dalbert.

SCÈNE VI

VIGNAL, DALBERT, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA BARONNE, se précipitant.

Où est-il, l'illustre prédicateur?... Où est-il? (Apercevant Vignal.) Ah! mon Père, quel sermon admirable! Grandeur des pensées, audace des images, ampleur du geste, tout y était!

VIGNAL, souriant.

De grâce, madame la baronne...

Digitized by Google

LA BARONNE.

Non, non, je ne m'en dédis pas! Vous avez égalé... que dis-je?... dépassé les plus éloquents... Massillon, Bourdaloue, Bossuet lui-même!

VIGNAL, doucement ironique.

Vous les avez donc lus?

LA BARONNE, déconcertée.

Si je les ai lus?... Non, mais j'en ai beaucoup entendu parler!... (Avec assurance.) et j'en sais assez pour comparer. Vous avez été sublime, mon Père!... oui, sublime!... Je ne suis pas seule à penser ainsi!... Toute l'assistance était sous le charme... Vous aviez quitté la chaire... et nous vous entendions encore, tant la divine musique de vos paroles avait harmonieusement frappé nos oreilles! Est-ce que j'exagère, marquise?

LA MARQUISE, à Vignal.

C'est vrai, mon Père... Si vous avez touché beaucoup d'âmes au même degré que la mienne, vous devez vous réjouir de l'efficacité de vos leçons. (Mouvement de Vignal.) Oh! c'est en toute sincérité que je le dis.

VIGNAL.

Si peu mérité que soit votre hommage, madame la marquise, la forme que vous lui donnez le rend précieux à mon cœur de prêtre!

LA BARONNE.

Ah! que voilà une délicate réponse! Qu'en pensez-vous, Dalbert?

DALBERT.

Comme vous, madame... j'admire... et je salue dans le Révérend Père un conquérant d'âmes!

Digitized by Google

VIGNAL.

Conquérant est un bien grand mot pour un humble moine comme moi. Mais il ne me fait pas peur et je l'accepte, venant de vous, monsieur, non comme un éloge, mais comme la preuve que, quelque jour, vous aussi vous vous laisserez conquérir!

DALBERT, avec un geste de doute.

Oh! moi...

LA BARONNE, à Dalbert.

N'essayez donc pas de vous dérober... Vous y viendrez comme les autres... quand le diable se fait vieux... (A Vignal.) Il s'est donné le genre de faire profession de scepticisme!

DALBERT.

Vous me calomniez!

LA BARONNE, à Vignal.

Mais, il n'est incrédule qu'en surface. Au fond, il ne demande qu'un prétexte pour ne pas persévérer dans l'impénitence!... C'est une conversion assurée à bref délai... On en aurait vu de plus miraculeuses!

LA MARQUISE.

Celle de Rose Morgan, par exemple!

DALBERT.

Comment osez-vous prononcer ce nom-là ici, madame la marquise? (A Vignal.) Une personne de mœurs...

LA MARQUISE.

Faciles.

LA BARONNE.

Oh! oui, faciles... et encore, cette qualification... indul-

Digitized by Google

gente ne donne-t-elle qu'une idée bien incomplète de la vie bruyante et scandaleuse de mademoiselle Morgan... une horreur !

LA MARQUISE.

Horreur, tant que vous voudrez... ce qui ne l'a pas empêchée d'être très assidue aux sermons du Révérend Père. Elle était encore là aujourd'hui, et, comme toujours, recueillie, attentive...

LA BARONNE, ironique.

Dites édifiante, ma chère.

LA MARQUISE.

Pourquoi ne pas le dire, si c'est la vérité ! Il est certain que sa tenue, pendant ce carême, a été d'une correction...

LA BARONNE, à Dalbert.

Vous verrez qu'on finira par nous la proposer comme modèle !... Je ne comprends pas que l'accès des églises soit permis à ces femmes-là !

VIGNAL.

Ces femmes-là sont, comme vous, des créatures de Dieu, madame ; elles ont une âme comme la vôtre, et les églises sont des refuges toujours ouverts à la prière et au repentir !... J'ai vu la personne dont vous parlez... je ne désespère pas de son salut !

Il remonte vers la cheminée.

LA BARONNE.

Vous la connaissez ! Ah ! que c'est drôle !... Serait-elle venue se confesser à vous ? (A la marquise et à Dalbert.) Eh bien ! il a dû en entendre de raides !

LA MARQUISE.

Oh ! baronne !

Digitized by Google

LA BARONNE.

Voilà une convertie qui reviendra de loin !

VIGNAL.

De moins loin que vous ne pensez, madame. Quand nous faisons un pas au-devant de lui, le Sauveur en fait dix au-devant de nous !

LA BARONNE.

Alors, vous croyez...

VIGNAL.

Je crois que tout effort vers le bien est récompensé.

LA BARONNE.

Ah ! mon Père, je voudrais vous entendre toujours. En vous écoutant, je deviens meilleure. Par malheur, voilà votre prédication terminée.

LA MARQUISE.

C'est fini, hélas ! bien fini !

LA BARONNE.

Ne vous entendrons-nous pas au moins encore une fois, ici ou ailleurs ?

VIGNAL.

Pas avant le prochain carême. Je pars demain.

LA BARONNE.

Vous partez !... Ah ! mon Dieu, que vais-je devenir, moi ? Je me promettais tant de vous aller voir !... Pourrai-je vous écrire ?

VIGNAL.

Ne vous ai-je pas toujours répondu ?

Digitized by Google

LA BARONNE.

Oui, et vos avis me sont précieux !

VIGNAL, souriant.

Oh ! précieux !

LA BARONNE.

Vous en doutez ?

VIGNAL, même jeu.

Vous les suivez si peu !

LA BARONNE.

C'est que le monde est si plein d'embûches ! Tenez, mon Père, chaque matin, je me lève avec les meilleures résolutions... Mais je ne sais comment cela se fait, quand, le soir venu, je procède à mon examen de conscience, je constate que j'ai manqué de charité envers le prochain...

LA MARQUISE.

De patience envers son mari.

LA BARONNE.

Il est si impatientant !

LA MARQUISE.

Et les hommes sont si séduisants !

LA BARONNE, regardant la marquise.

Les maris de mes amies surtout !

Sourire dédaigneux de la marquise.

LE SACRISTAIN, entrant.

La voiture attend mon Révérend Père, pour le ramener à son couvent.

VIGNAL.

Bien.

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Nous n'osons vous retenir, mon Révérend Père. Et puis, je veux rentrer dans l'église pour la bénédiction.

VIGNAL, saluant.

Madame !

LA MARQUISE.

Adieu, jusqu'à l'an prochain !

LA BARONNE.

Ne dites pas cela, ma chère !... Un an sans revoir le Révérend Père !... Ce serait trop cruel ! Flattons-nous de l'espoir qu'il reviendra avant peu.

VIGNAL.

C'est douteux, madame.

LA BARONNE.

Qu'importe !... J'aime mieux vous dire : A bientôt !

Elle se dirige vers la porte, suivie de la marquise et de Dalbert.

DALBERT, à la baronne.

Décidément, vous en tenez toutes pour lui !

VIGNAL, après les avoir vus sortir.

Que de frivolité, mon Dieu !

Il va lentement vers le fond, prend son manteau et son chapeau posés sur une chaise et revient vers la porte de gauche.

Digitized by Google

SCÈNE VII

VIGNAL, SUZANNE.

SUZANNE, entrant par la droite.

Mon père, j'ai une grâce à vous demander.

VIGNAL, remettant sur la chaise manteau et chapeau.

Une grâce à moi !... Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, madame.

SUZANNE.

Il n'est pas nécessaire que vous me connaissiez !... Les âmes en détresse n'ont-elles pas le droit de s'adresser à vous ?

VIGNAL.

Que puis-je pour la vôtre ?

SUZANNE.

M'entendre en confession.

VIGNAL.

N'avez-vous pas un directeur ?

SUZANNE.

Je suis empêchée, en cette circonstance, de m'adresser à lui.

VIGNAL.

Pourquoi ?

SUZANNE.

C'est un secret de conscience.

Digitized by Google

VIGNAL.

Je ne puis donc juger vos motifs. Mais, à moins que celui qui est accoutumé à vous diriger ait cessé de vous inspirer confiance, il serait plus sage de ne pas vous priver de ses avis. Ils auraient sur les miens l'avantage d'être dictés par une plus longue connaissance de votre âme.

SUZANNE.

N'arrive-t-il donc jamais qu'une pénitente éprouve quelque embarras à se confier à son confesseur ordinaire?

VIGNAL, sévèrement.

Ah !... je vous comprends... Votre préoccupation n'est pas digne d'une chrétienne, madame.

SUZANNE.

Alors, vous refusez de m'entendre?

VIGNAL.

Je ne confesse jamais! Du moins, aussi rarement que possible! Ma profession monastique me permet de me soustraire à ce dangereux devoir.

SUZANNE.

J'ai cependant besoin de vos conseils.

VIGNAL.

Il n'en est qu'un que je puisse vous donner... Si vous persistez à décliner la compétence de votre confesseur habituel, alors, en sortant d'ici, entrez dans le premier confessionnal venu. En parlant au prêtre, quel qu'il soit, qui ne verra pas votre visage, mais qui vous écoutera, c'est à Dieu lui-même que vous parlerez.

SUZANNE.

Me comprendra-t-il, ce prêtre?

Digitized by Google

VIGNAL.

Pourquoi supposez-vous que, moi, je vous comprendrai...

SUZANNE.

Parce que j'étais tout à l'heure au pied de votre chaire!... Oui, je vous ai entendu... et j'ai conçu l'espérance que vous pourrez m'aider à sortir du gouffre où je me débats. Mon Père... ne me repoussez pas... ne me traitez pas durement... Aidez-moi à guérir l'horrible angoisse qui pèse sur mon cœur... secourez-moi.

VIGNAL.

Madame...

SUZANNE, revenant à Vignal.

Je vous en conjure au nom de mon salut!

VIGNAL, très ému.

C'est bien! Je vous entendrai.

SUZANNE.

Ah!... mais où?... quand? Vous partez demain! Il faudrait donc que ce fût tout de suite!

VIGNAL.

Oui, tout de suite! (Indiquant la porte de gauche.) Entrez là, madame... recueillez-vous! .. je vais vous rejoindre.

Elle va vers la porte.

SUZANNE, sur le seuil.

Merci!

Elle sort.

Digitized by Google

SCÈNE VIII

VIGNAL, seul.

Cette Rose Morgan accourue tout à l'heure pour se recommander à mes prières!... Celle-ci qui vient maintenant se jeter à mes pieds... (Reprise de l'orgue.) Est-ce ma parole qui te les ramène, ô mon Dieu! Mais ta créature n'en est pas plus fière et reste toujours bien humble devant toi!

Il va au pric-Dieu et s'incline.

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME

Vaste hall dans un pavillon dépendant de l'hôtel de Véran. A gauche, large baie. A droite, cheminée monumentale. Dans l'angle, à gauche, grande porte venant du dehors. Autre porte à droite. Au fond, à droite, large escalier faisant face au spectateur, accédant à un balcon circulaire, à rampe en bois ouvragé, sur lequel s'ouvrent d'autres portes. Un peu partout, tableaux, statues, livres, plantes, vieilles étoffes. Un canapé à droite, petite table à côté. A gauche, couvert pour huit personnes, candélabres et lustres allumés.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANROD, habit noir avec culotte, puis UN VALET DE PIED en tenue d'intérieur.

Au lever du rideau, Jeanrod seul en scène, tient deux chaises pour les mettre devant la table. Entre le valet de pied, une carte de visite à la main.

JEANROD.

C'était bien comme ça.

LE VALET DE PIED.

Il y a donc grand souper ici ce soir?

JEANROD, arrangeant les chaises.

Mais non, mais non!

LE VALET DE PIED.

Alors que signifie?...

Digitized by Google

JEANROD, toujours affairé.

Cela signifie que la justice a parfois des exigences bien singulières. M. le juge d'instruction m'a ordonné de remettre les choses en l'état où elles étaient quand on a relevé le cadavre de M. le comte. A six mois de distance, il est assez difficile de se rappeler. Il me semble bien cependant que tout était ainsi.

LE VALET DE PIED.

C'est donc pour une confrontation ?

JEANROD.

Une confrontation judiciaire, vous l'avez dit... (Pause.) Eh bien ! quand vous resterez là à me regarder... Qu'y-a-t-il ?

LE VALET DE PIED, présentant la carte.

Une visite pour madame la comtesse.

JEANROD, tendant la carte, lisant.

Gaston Cerizet, rédacteur du... (Parlé.) Encore un ! (Au valet de pied.) Madame la comtesse ne reçoit pas.

LE VALET DE PIED.

Ce monsieur s'y attendait. A défaut de madame la comtesse, il demande à parler à quelqu'un de la maison.

JEANROD.

Faites entrer. Ces gens-là sont d'une indiscrétion.

Le valet de pied introduit Cerizet et se retire.

Digitized by Google

SCÈNE II

CERIZET, JEANROD.

JEANROD, à Cerizet qui entre son chapeau à la main.

Que désire monsieur ?

CERIZET.

Madame la comtesse de Véran.

JEANROD, hautain.

Madame la comtesse est souffrante.

CERIZET.

Annoncez-moi quand même... quand elle saura qui je suis....

JEANROD.

Les ordres que j'ai reçus ne me le permettent pas... mais peut-être me sera-t-il possible de vous répondre.

CERIZET, à part.

Au fait, pourquoi pas ! (Il met son chapeau et tire de sa poche un carnet et un crayon.) Eh bien ! monsieur (L'interrogeant.) Monsieur?..

JEANROD.

Jeanrod... Baptistin Jeanrod, maître d'hôtel chez madame la comtesse de Véran, ancien valet de chambre de feu M. le comte.

CERIZET.

Ah ! c'est vous qu'on a d'abord soupçonné d'être l'auteur du crime?

Digitized by Google

JEANROD.

Et même j'ai été arrêté et tenu trois jours au secret.

CERIZET.

Au secret... (Écrivant.) Jeanrod, victime d'une erreur judiciaire... (Parlé.) Enfin, on vous a relâché.

JEANROD.

Faute de preuves... Et aussi parce que madame la comtesse a plaidé ma cause.

CERIZET, écrivant sur son carnet.

Noble conduite de madame la comtesse de Véran.

JEANROD.

Monsieur veut-il me dire ce qu'il attend de moi ?

CERIZET.

Voici : M. le juge d'instruction Gérard a convoqué pour ce soir les diverses personnes qui ont soupé chez votre maître, à cette table, sans doute, durant la nuit où il est mort.

JEANROD.

Comment monsieur sait-il ?... Cette réunion devait demeurer secrète.

CERIZET.

Je sais tout, monsieur Jeanrod... et quand j'ignore, je m'arrange pour savoir... C'est dans ce but que je vous demande de me faire assister à la séance qui se prépare. Cachez-moi dans un coin.

JEANROD.

Vous cacher ! monsieur veut rire.

Digitized by Google

CERIZET.

Je ne ris jamais quand j'exerce. Et ici, j'exerce ; vous refusez ?

JEANROD.

Je refuse... vous cacher c'est trop dangereux... Si l'on apprenait, songez donc...

CERIZET.

Cependant...

JEANROD.

Non, monsieur, pas cela ; trouvons autre chose... je pourrai, par exemple, vous raconter ce que j'aurai vu et entendu...

CERIZET.

C'est une idée.

JEANROD.

Et si monsieur veut revenir demain...

CERIZET.

Demain, ce serait trop tard. Il faut que mon article paraisse demain matin.

JEANROD.

Alors, à l'issue de la réunion, vers minuit.

CERIZET.

A minuit, soit !... (A part.) Comme ça, j'arriverai bon premier. Mon nouveau patron jubilera ; ça donnera des regrets à l'ancien qui m'a balancé.

JEANROD.

Mais, monsieur s'engage à ne pas me trahir ?

Digitized by Google

CERIZET.

Pour qui me prenez-vous? (Regardant autour de lui.) Très beau, ici... C'est dans ce hall que le comte de Véran a été assassiné?

JEANROD.

Oui! monsieur, à la suite d'un souper donné en l'honneur de mademoiselle Rose Morgan et pour fêter l'anniversaire de leur première rencontre.

CERIZET, écrivant.

Vu le hall et la table du souper. (Parlé.) Dites donc... un gaillard sans préjugés, votre maître... j'aime ça, moi! Un souper pareil au domicile conjugal!... et sa femme tolérait?...

JEANROD.

Elle ignorait... Madame la comtesse habitait le plus souvent son château des Closeries, près de Rambouillet, avec son fils et ne venait que rarement à Paris. Et puis, son appartement est dans l'hôtel, tandis que nous sommes ici dans une dépendance que M. le comte, condamné par de fréquentes attaques de goutte à rester chez lui, avait fait décorer à son usage.

CERIZET.

Une vraie tour de Nesle!... Et vous n'avez aucune idée des circonstances dans lesquelles s'est produit cet affreux événement?

JEANROD.

Aucune. J'ai servi à minuit. A trois heures, tout le monde s'est retiré sauf mademoiselle Rose Morgan qui n'est partie qu'une heure plus tard.

CERIZET.

Une heure plus tard!... Mais alors, c'est elle qu'on aurait dû arrêter.

Digitized by Google

JEANROD.

Oh! vous savez, la justice, toute justice qu'elle est, a des égards pour les jolies femmes, surtout quand elles comptent des protecteurs. On a préféré s'en prendre à moi, pauvre diable, quoique cependant... Enfin, je m'entends... J'aime mieux être dans ma peau que dans celle de mademoiselle Morgan.

CERIZET, mystérieux.

Alors, vous croyez?...

JEANROD, vivement.

Je ne crois rien, monsieur.

CERIZET, écrivant.

Soupçons qui pèsent sur une horizontale de grande marque.

JEANROD.

J'ai donc laissé M. le comte avec cette femme, et c'est seulement lorsqu'au petit jour, je suis entré ici pour remettre tout en ordre, que je l'ai trouvé mort! (Entre par la droite le valet de pied.) Qu'est-ce encore?

LE VALET DE PIED.

Madame la comtesse et le capitaine qui viennent de ce côté! (Il sort.)

JEANROD.

Bigre!... (A Cerizet.) Vite, monsieur, retirez-vous!

CERIZET.

Voyons, oubliez-moi dans un coin... Personne ne le saura... Et puis, je serai généreux.

JEANROD, le poussant vers la porte de gauche.

Eh! dites donc, vous, pas de bêtises.

Digitized by Google

CERIZET, à part.

Incorruptible, cet animal-là... (Haut.) Allons, à tout à l'heure !... (Il sort par la gauche.)

Jeanrod, après l'avoir vu sortir, remonte vers le fond; entrent par la droite, Suzanne et Moronis.

SCÈNE III

SUZANNE, MORONIS, JEANROD.

SUZANNE, à Jeanrod.

Tout est-il prêt, Jeanrod !

JEANROD.

Tout est prêt, madame la comtesse... Nous avons d'ailleurs du temps devant nous... la convocation est pour onze heures et il n'est que dix heures et demie...

SUZANNE.

Quand les personnes convoquées commenceront à arriver, vous viendrez m'avertir avant de les introduire.

JEANROD.

Bien, madame la comtesse.

Il sort.

Digitized by Google

SCÈNE IV

SUZANNE, MORONIS.

SUZANNE, après un regard du côté de l'escalier, tombe assise sur le canapé de droite et, la tête dans ses mains, elle éclate en sanglots.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

MORONIS.

Là, j'en étais sûr. Mais pourquoi aussi avoir voulu venir? Pourquoi courir au-devant de ces cruelles émotions, quand le juge d'instruction avait consenti à vous les épargner?

SUZANNE.

J'ai dû m'assurer, avant sa venue, que ses ordres avaient été exécutés.

MORONIS.

Je m'en serais assuré aussi bien que vous.

SUZANNE.

Allons, ne grondez pas. Depuis si longtemps, je n'étais entrée ici... j'ai eu le cœur serré en m'y retrouvant. C'est fini. Voyez, je ne pleure plus.

MORONIS.

Jusqu'à ce que vous pleuriez de nouveau. Ah ! quand serons-nous au bout de ces épreuves? Quand me sera-t-il permis de vous emporter loin de ces lieux et d'arracher à jamais de votre cœur le souvenir de cet homme qui, même mort, ne cesse de vous opprimer?

Digitized by Google

SUZANNE, accent de reproche.

Armand !...

MORONIS.

Pardon !... Suzanne !

SUZANNE.

Si je pleure, c'est que, malgré moi, je suis obsédée par le souvenir de ce malheureux.

MORONIS.

Encore quelques mois de patience, ma Suzanne, et votre existence sera transformée... Jusque-là songez à votre enfant, songez un peu à moi aussi ; efforcez-vous de vous détacher de cet horrible passé.

SUZANNE.

M'en détacher ! Le puis-je, quand tout me le rappelle, cet hôtel que j'habite, le nom que je porte, les intérêts que je défends, les journaux que je lis, tout, jusqu'à ces formalités de justice qui se succèdent et ne me laissent pas de repos ?

MORONIS.

Peut-être celle d'aujourd'hui sera-t-elle décisive !...

SUZANNE, se levant.

Ah ! espère-t-on découvrir l'assassin ?

MORONIS.

S'il n'est pas découvert, l'affaire sera classée, comme on dit au Palais. On n'en parlera plus et peut-être cela vaudra-t-il mieux.

SUZANNE.

Quoi, c'est vous...

Digitized by Google

MORONIS.

Quelque abominable que cela vous paraisse, je ne parviens pas à lui en vouloir, moi, à cet assassin !

SUZANNE.

Oh ! taisez-vous !...

MORONIS.

Qui sait si quelque outrage n'a pas armé son bras ? Si l'homicide qu'il a commis n'était pas légitime ?... Et puis, ne lui dois-je pas mon bonheur ?

Jeanrod entre par la gauche.

SCÈNE V

LES MÊMES, JEANROD.

JEANROD.

Deux personnes, madame la comtesse : mademoiselle Rose Morgan et M. Dalbert.

SUZANNE, vivement.

Je ne veux pas rencontrer cette femme.

MORONIS, à Jeanrod.

Vous les ferez entrer quand madame la comtesse se sera retirée. (Jeanrod est immobile. A Suzanne.) Mon amie va maintenant retourner chez elle, se reposer tranquillement.

Digitized by Google

SUZANNE.

Non, je veux attendre... là, à côté, dans le petit salon, pour le cas où ma présence serait nécessaire.

MORONIS.

Le juge d'instruction a déclaré n'avoir nul besoin de recourir à vous.

SUZANNE.

Les circonstances peuvent déjouer ses intentions ; il faut qu'on me trouve debout.

Elle sort avec Moronis par la droite. Jeanrod fait un signe. Entrent Rose et Dalbert par la gauche. Jeanrod sort.

SCÈNE VI

DALBERT, ROSE.

ROSE.

Savez-vous ce qu'il veut ce juge d'instruction ?...

DALBERT.

Je l'ignore...

ROSE.

Se figure-t-il qu'il va trouver l'assassin parmi nous?

DALBERT, riant.

Il n'est pas vraisemblable qu'il soit animé d'une espéranc aussi... malveillante.

Digitized by Google

ROSE.

Alors, c'est par trop de cruauté que de me ramener dans cette maison.

DALBERT.

Un mauvais moment à passer.

ROSE.

Vous en parlez à votre aise, on voit bien que ce malheureux Véran n'était pour vous qu'un compagnon de plaisir.

DALBERT.

Oh! je l'aimais bien!

ROSE.

Avec une belle indifférence... (Elle se rapproche de l'escalier.) Pauvre garçon! Quand on pense que c'est là qu'il est tombé, sans qu'on puisse savoir ni comment, ni pourquoi... Je l'avais laissé si joyeux... En voilà un que la mort a dû surprendre. Il ne s'y attendait guère.

DALBERT.

S'y attend-on jamais?

Entrent Olga, Gisèle, Lagardie et Fontal. Rose est près du canapé.

SCÈNE VII

LES MÊMES, OLGA, GISÈLE, LAGARDIE, FONTAL.

Les deux femmes en entrant se rapprochent de Rose.
Les hommes ont rejoint Dalbert.

OLGA, à Rose.

Ah! ma chère, quel nouveau désagrément! J'espérais ne plus entendre parler de ce juge d'instruction.

Digitized by Google

GISÈLE.

Après tant de longues audiences dans son cabinet, voilà que ça recommence...

ROSE, s'asseyant.

Nous n'avons, hélas! qu'à nous résigner.

GISÈLE.

C'est assommant...

Elles causent à voix basse.

FONTAL, à Dalbert.

J'ai laissé ma femme au bal... Elle a toujours ignoré que j'avais soupé dans cette maison... Si je dois déposer au procès, il me sera impossible de le lui taire... Et Dieu sait ce qui va arriver!

DALBERT.

Bah! Vous trouverez de bonnes raisons à lui donner. Vous êtes l'agent de change de mademoiselle Morgan; il ne vous était guère possible de refuser l'invitation de M. de Véran, qui lui-même pouvait devenir un client.

LAGARDIE.

Très juste... et vous êtes plus ému qu'il ne convient, mon cher monsieur Fontal.

FONTAL.

Vous êtes garçon, monsieur de Lagardie. Si vous aviez une femme et cinq enfants...

LAGARDIE.

Si j'avais une femme et cinq enfants, je ne serais pas ici, car on ne m'y aurait jamais vu. Quand on est marié, il faut se tenir... que diable!

Entre Mauret.

Digitized by Google

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MAURET.

MAURET, il va vers le groupe des hommes qui lui serrent la main.

Suis-je en retard ?

DALBERT.

Non... le juge d'instruction n'est pas encore là !

MAURET.

Je sors du théâtre... Une belle première. Aussi, n'ai-je filé qu'après le second acte. (En se retournant, il aperçoit Rose assise sur le canapé et causant avec Olga et Gisèle. Il va de son côté.) Il faut donc que je vienne ici pour vous retrouver !... Allez-vous enfin m'expliquer...

ROSE.

Vous expliquer quoi ?

MAURET.

Votre conduite à mon égard.

GISÈLE, à Olga.

Laissons-les s'expliquer.

Elles rejoignent le groupe à gauche.

MAURET.

Avant-hier dimanche, nous sommes sortis ensemble de cette église où j'aurais aussi bien fait de ne jamais vous conduire. Vous m'avez déposé à mon cercle. Il était convenu que j'irais dîner avec vous. A sept heures, je frappais à votre porte; elle était close, au moins pour moi. Vos gens ne vous

Digitized by Google

avaient pas vue. J'ai dû me retirer et me résoudre à dîner seul. Dans la soirée, je suis retourné chez vous; madame n'était pas rentrée; et quand j'ai fait mine de vous attendre, on s'est décidé à m'avouer que vous étiez à la campagne.

ROSE.

On vous a trompé, j'étais chez moi.

MAURET.

Vous y étiez! Voilà qui est bizarre.

ROSE.

Mon cher, vous avez trop d'esprit pour ne pas comprendre ce que cela veut dire.

MAURET.

J'ai donc cessé de plaire?

ROSE.

Vous plaisez toujours autant. Mais j'ai assez de ces comédies que je vous joue et de celles que vous me jouez... De vos mensonges, des miens, de votre passion, de vos feints dévouements, de vos protestations calculées, de toute la pourriture que nous remuons, je suis lasse jusqu'à l'écœurement.

MAURET.

Mais c'est le dernier sermon de votre moine qui vous inspire.

ROSE, se levant et passant à gauche.

Peut-être...

MAURET.

Ou son charme qui opère. Un triomphe pour lui!

ROSE.

Oh! Mauret, n'allez pas me gâter l'aimable souvenir que je suis disposée à garder de vous.

Digitized by Google

MAURET.

Mais je vous aime, moi.

JEANROD apparaît à la porte, annonçant.

Monsieur le juge d'instruction.

ROSE, à Mauret.

Plus un mot.

Tous se lèvent. Entrent Gérard, le chapeau à la main; le greffier, ayant un gra portefeuille sous le bras.

SCÈNE IX

LES MÊMES, GÉRARD, LE GREFFIER, JEANROD.

GÉRARD.

Toutes les personnes convoquées sont présentes?

JEANROD.

Toutes, monsieur le juge.

GÉRARD, au greffier, qui s'assied à droite.

Mentionnez tout ce qui sera dit. (Aux autres.) Les notes de M. le greffier me serviront ultérieurement pour dresser un procès-verbal, s'il y a lieu. (Pause.) Vous avez deviné pourquoi je vous ai réunis. Nous nous trouvons en face d'un mystère, qui, jusqu'à ce jour, malgré mes efforts, malgré les vôtres, n'a pu être éclairci. Il faut l'éclaircir cependant, il le faut à tout prix, l'intérêt général l'exige aussi bien que le prestige de la justice. Après vous avoir tous interrogés isolément, j'ai pensé qu'une confrontation entre vous, sur

Digitized by Google

le théâtre même du crime, à la même heure, dans les mêmes conditions, éveillerait peut-être dans vos mémoires des souvenirs oubliés ou négligés, qui ouvriraient à l'instruction des voies nouvelles.

FONTAL.

Je me permets seulement de vous faire observer, monsieur, que pour ma part, j'ai dit tout ce que je savais.

OLGA.

Moi aussi !

LAGARDIE.

J'ose affirmer que nous avons tous fait de même.

GÉRARD.

Attendez. Nous allons voir. (Il leur fait signe de s'asseoir et passe à droite.) Vous étiez ici dans la nuit du premier au deux octobre dernier. Vous y avez soupé ! Nous savons par les dépositions des gens de service, par celles des cochers qui vous attendaient, rue Barbet-de-Jouy, à la petite porte du jardin, que vous vous êtes retirés à trois heures, sauf madame (Il désigne Rose.) qui n'est partie qu'à quatre heures; nous savons également qu'à sept heures et demie, le valet de chambre, Jeanrod, ici présent, a trouvé le cadavre du comte de Véran à cette place. (Il désigne l'escalier à Jeanrod.) C'est bien à cette place, Jeanrod ?

JEANROD.

Oui, monsieur.

GÉRARD, debout derrière la table.

Il a été constaté que la mort était due à la balle d'un revolver, qui lui avait perforé le crâne. Le coup avait été tiré de haut en bas et à distance. C'est même cette circonstance formellement établie qui a permis d'écarter à coup sûr l'hypothèse d'un suicide, à laquelle il était d'autant

Digitized by Google

plus logique de penser que le revolver appartenait à M. de Véran. Il a été démontré que l'assassin, au moment où il a commis le crime, avait sa victime en face de lui, ce qui laisse supposer que celle-ci a été frappée au moment de s'engager dans cet escalier. A défaut du bruit de l'arme que personne n'a entendu, l'autopsie a précisé l'heure où M. de Véran a été tué : Il est mort vers quatre heures, c'est-à-dire au moment où madame venait de se retirer (Il désigne Rose.) et où, comme elle l'a pensé elle-même, après l'avoir ramenée, il se dirigeait vers sa chambre. On peut donc affirmer que le meurtrier l'attendait au passage; ce qui ajoute à son forfait les circonstances aggravantes de la préméditation et du guet-apens. (Il passe à gauche sur le devant de la scène.) Les soupçons se sont portés d'abord sur Jeanrod. On l'a même arrêté. Il était le seul domestique qui couchât dans ce pavillon, et le seul qui s'y fût trouvé enfermé avec M. de Véran. Jeanrod a prétendu, fort d'ailleurs du témoignage de madame Morgan, qu'après le départ de ses invités, M. de Véran lui avait donné l'ordre d'éteindre les lumières et de se retirer sans rien ranger. Jeanrod est remonté chez lui en laissant ensemble son maître et madame Morgan.

ROSE.

C'est parfaitement exact.

GÉRARD.

J'observe en passant, madame, que vous ne l'aviez pas dit au début de l'instruction. C'est Jeanrod qui, contraint par les nécessités de sa défense de ne rien cacher, en a fait l'aveu. Quant à vous, vous avez commencé par nous laisser croire que vous étiez sortie d'ici en même temps que les autres invités de M. de Véran.

ROSE.

Ma position dans cette affaire est assez pénible pour qu'on s'explique que j'aie hésité à m'y tailler un rôle spécial.

Digitized by Google

GÉRARD.

Je n'incrimine pas... je constate... En ce qui concerne Jeanrod, faute de preuves contraires à ses affirmations, il a été relâché.

JEANROD.

C'était justice.

GÉRARD.

Je dois ajouter à sa décharge que madame de Véran n'a pas mis en doute son innocence. (Pause.) Voilà les faits, ils sont bien obscurs, vous le voyez. Jeanrod n'a entendu, il l'affirme, ni le bruit des voix, ni la détonation du revolver.

JEANROD.

La chambre que j'occupais alors est dans les combles.

GÉRARD.

En résumé, l'assassin reste inconnu. Nous n'avons même pu découvrir sous l'empire de quel mobile il a agi, car aucun vol n'a été constaté.

LAGARDIE.

Une vengeance, peut-être.

GÉRARD.

Se venger de quoi?... Je vous ai demandé à tous s'il était à votre connaissance que M. de Véran eût encouru quelque inimitié; vous m'avez répondu négativement.

ROSE.

On ne lui connaissait que des amis,

MAURET.

On pourrait objecter que, dans une existence de plaisir comme était la sienne, il y a quelquefois des choses cachées.

Digitized by Google

DALBERT.

L'existence de Véran était au grand jour. Si elle avait eu des dessous, je l'aurais su, moi qui pendant dix ans, ai vécu dans son intimité.

JEANROD.

Et moi donc !... je ne quittais jamais M. le comte... D'ailleurs, il dissimulait si peu.

FONTAL.

Un goût immodéré pour le plaisir. Voilà tout ce qu'on peut lui reprocher.

OLGA, à Gisèle.

Eh bien ! il aimait les jolies femmes. Est-ce un crime?

GISÈLE.

Et toujours si courtois avec elles.

GÉRARD.

L'unanimité de ces éloges ne fait que rendre plus mystérieuses les causes de sa mort. (Silence.) Voyons, messieurs, veuillez reprendre à cette table les places que vous occupiez le soir du souper ; vous aussi, mesdames.

Il s'assied à droite, près du greffier. Ils se placent tous. Olga, à gauche de la place vide de Véran. Fontal, à côté d'elle. Lagardie, de l'autre côté, en laissant une place entre celle de Véran et celle qu'il occupe. Dalbert se met en face d'Olga. Paul Mauret, de l'autre côté. Rose et Gisèle se présentent ensemble pour s'asseoir en face de la place de Véran.

ROSE.

Mais, ma chère, vous étiez à côté de Véran.

GISÈLE.

Au commencement du souper. Ensuite, c'est vous qui y êtes allé, et moi je suis venue me mettre ici.

Digitized by Google

DALBERT.

Gisèle a raison.

MAURET.

Mais oui, rappelez-vous.

Gisèle s'assied. Rose, comme à regret, va s'asseoir à la droite de la place vide Véran. Jeanrod est debout derrière elle.

GÉRARD, à Rose.

Ah ! vous avez changé de place pendant le souper ?

ROSE.

Oui, M. de Véran m'a appelée.

GÉRARD.

Pourquoi ?

ROSE.

Je ne me souviens plus. Sans doute il me trouvait trop loin de lui. Il aimait tant à afficher sa passion pour moi.

GÉRARD.

Passion très vive en effet... que vous étiez loin de ressentir au même degré !

ROSE.

Si les femmes comme moi étaient obligées d'aimer tous ceux qui les aiment... (Rires discrets autour d'elle.) Nous sommes des comédiennes, monsieur, les comédiennes de l'amour, et les hommes les plus épris de nous ne nous demandent que de bien jouer notre rôle. M. de Véran était riche, beau viveur. Il avait une trop grande expérience de la vie, et trop d'esprit surtout, pour attendre autre chose de nous qu'une réciprocité... équitable.

Nouveaux rires.

GÉRARD.

N'empêche pas qu'il se croyait adoré !

Digitized by Google

ROSE.

Preuve que je tenais bien mon emploi.

Rires et chuchotements.

GÉRARD.

Enfin vous déclarez que c'est sur sa demande que vous êtes venue prendre place à son côté ?

ROSE.

Mais oui, monsieur... Je ne saisis pas l'importance que vous semblez attacher à cet incident.

GÉRARD.

Tout ici a de l'importance, madame.

MAURET.

Par un sentiment de réserve, d'ailleurs facile à comprendre, madame ne donne pas le véritable mobile du... déménagement que vous constatez, monsieur.

GÉRARD.

Quel est ce motif ?

MAURET.

M. de Véran me faisait l'honneur d'être jaloux de moi.

LAGARDIE, souriant.

Non sans raison !

MAURET.

Il avait même refusé d'abord de m'inviter à ce souper et ne m'a convié que sur l'insistance de madame. C'est elle qui me l'a dit. J'ai toujours pensé qu'il s'était impatienté en nous voyant assis côte à côte et que c'est afin d'éloigner Rose de moi qu'il l'a appelée près de lui !

GÉRARD, à Rose.

Est-ce votre avis ?

Digitized by Google

ROSE.

Je ne sais que vous répondre, monsieur; ce sont des détails dont l'affreux événement qui a terminé cette fête m'a fait perdre le souvenir.

GISÈLE, à Rose.

Vous oubliez quelque chose encore, ma chère.

GÉRARD.

Quoi donc? (Gisèle hésite.) Allons, madame, il ne faut rien taire!

GISÈLE.

En entrant ce soir-là, je remarquai sur le visage de M. de Véran les traces d'une vive contrariété. Rose était très sérieuse, très pâle. Je compris que mon arrivée avait interrompu une dispute; j'en fis même l'observation à Olga qui m'accompagnait!

OLGA.

C'est vrai... Du reste, de l'antichambre, j'avais entendu des éclats de voix.

GÉRARD, à Gisèle.

Continuez, madame.

GISÈLE.

Une fois à table, dans le bruit des conversations, je surpris une phrase très agressive lancée à demi-voix par Rose à M. de Véran : « Je ne vous tiens pas quitte de votre promesse, disait-elle, et il faudra bien que vous vous exécutiez, sinon. » Elle n'acheva pas, mais son geste était menaçant... (Dénégation de Rose.) Oh! ma chère, c'est la vérité!... M. de Véran vous répondit : « Eh bien, venez là, nous nous expliquerons. » C'est alors que, sur sa demande, je vous ai cédé ma place, et suis allée occuper la vôtre.

Dalbert parle bas à Gisèle avec un air de reproche.

Digitized by Google

GÉRARD.

Quelqu'un de vous peut-il confirmer ce récit ?

MAURET.

Il me semble bien qu'il y a eu quelques mots échangés... Mais c'est si vague dans mon esprit.

LAGARDIE.

Moi, je n'ai rien entendu.

DALBERT.

Ni moi.

GÉRARD.

Et vous, monsieur Fontal ?

FONTAL, qui causait avec Olga, sursaute et avec embarras.

Mon Dieu, monsieur, je vous avouerai que j'étais engagé dans une conversation intéressante avec madame...

Il désigne Olga.

OLGA, se levant.

Comme ce soir ! Pour tout dire, puisqu'il faut tout dire, il me faisait une déclaration et me demandait un rendez-vous. C'était assez pour nous absorber l'un et l'autre.

Elle s'assied.

FONTAL, allant à Gérard et suppliant.

J'espère, monsieur le juge d'instruction, que le greffier ne va pas écrire ces choses-là, d'ailleurs, très exagérées.

OLGA.

Eh bien ! Fernand, dites tout de suite que ce n'est pas vrai.

FONTAL, à Gérard.

Je suis marié, monsieur... j'ai cinq enfants !

Digitized by Google

GÉRARD, dédaigneux.

Nous ne retiendrons de ces déclarations que ce qui sera jugé nécessaire pour établir la vérité. (Fontal rassuré regagne sa place.) Jeanrod, aviez-vous remarqué les faits qui viennent d'être révélés?

JEANROD.

Mademoiselle Gisèle n'a rien dit qui ne soit exact. Il est vrai notamment qu'avant l'arrivée des invités, il y a eu entre mademoiselle Morgan et M. le comte une scène de la dernière violence. Elle a eu lieu dans la chambre de M. le comte. Je n'ai pu en connaître la cause, mais j'en ai entendu le bruit.

GÉRARD, à Rose.

Eh bien! madame, veuillez vous expliquer?

ROSE.

C'est vraiment odieux qu'on m'oblige à livrer ici des secrets intimes... Enfin... (Elle se lève.) M. de Véran m'avait promis qu'à l'occasion de l'anniversaire de notre première rencontre, il me ferait un don de cinquante mille francs.

GÉRARD, au greffier.

Écrivez textuellement.

ROSE.

Je comptais tellement sur cette somme que j'avais prévenu mon agent de change, M. Fontal, qui peut en témoigner... A Fontal qui cause avec Olga.) Fontal?

FONTAL, en sursautant.

Oui, oui. (A Dalbert, à demi-voix.) Qu'a-t-elle dit?

Ils parlent à voix basse.

ROSE.

De l'intention où j'étais de la placer en rentes sur l'État.

Digitized by Google

Quand j'ai rappelé cette promesse à M. de Véran, il l'a niée. Notre querelle n'a pas eu d'autres causes. C'est si vrai, qu'une fois assise à côté de lui, sur l'engagement qu'il a pris de s'exécuter après le souper, je me suis calmée. Tout le monde a pu voir que j'étais de bonne humeur. (A Gisèle.) Est-ce que je mens, Gisèle?

GISÈLE.

Mais, ma chère, je ne vous ai pas accusée... (A Dalbert.) Voilà qu'elle m'en veut, maintenant... elle est épatante !...

GÉRARD, à Rose.

Et les cinquante mille francs, vous les a-t-il donnés?

ROSE.

Naturellement; au moment où je partais, il m'a remis la somme en billets de banque. Le lendemain, dès la première heure, je suis allée la déposer chez M. Fontal à qui j'ai raconté ce qui s'était passé.

FONTAL.

Rose était même encore dans mon cabinet quand m'a été apportée la nouvelle du meurtre commis sur la personne de M. de Véran. C'est par moi qu'elle l'a apprise.

GÉRARD.

Quelle a été son attitude ?

FONTAL.

Oh ! la pauvre femme a été terrifiée. Puis elle a perdu connaissance.

GÉRARD, à Fontal.

N'avez-vous pas été frappé par la coïncidence du meurtre avec ce paiement de cinquante mille francs ?

Digitized by Google

FONTAL.

Nullement.

GÉRARD.

Et maintenant, ne vous frappe-t-elle pas ?

FONTAL.

Maintenant ?...

Tous se lèvent.

ROSE.

Que voulez-vous dire, monsieur ? Depuis un moment, je me vois devenue tout à coup l'objet de vos soupçons... Prétendez-vous tirer parti contre moi de cette coïncidence ?

GÉRARD.

Je ne prétends rien... je constate seulement que vous n'aviez pas parlé de ces choses à l'instruction. (Silence.) Les cinquante mille francs que vous avez reçus de M. de Véran, où les a-t-il pris ?

ROSE.

Nous étions dans sa chambre. Il les a pris dans le tiroir d'un petit secrétaire.

GÉRARD, à Jeanrod.

Est-il à votre connaissance que M. de Véran eût chez lui, ce jour-là, une somme aussi forte?

JEANROD.

Je l'ignore !

GÉRARD, à Jeanrod.

Je suis désolé de ne pouvoir tenir la promesse que j'avais faite à madame de Véran, mais sa présence nous est indispensable.

JEANROD.

Je vais la chercher.

Il sort.

Digitized by Google

SCÈNE X

LES MÊMES, moins JEANROD.

GÉRARD, à Rose.

Vous avez dit à l'instruction qu'après avoir passé une heure avec M. de Véran dans sa chambre, et quand vous avez voulu partir, il vous a accompagnée jusqu'à la porte. Quelle porte? Il y en a une au bout du jardin par laquelle vous aviez l'habitude d'entrer et de sortir quand vous veniez le voir. Votre voiture vous y attendait. Vous a-t-il ramenée jusque-là?

ROSE.

Il ne le faisait jamais à cause de la difficulté qu'il avait à marcher... il me conduisait, un bougeoir à la main, jusqu'au seuil du pavillon et y restait tant qu'il n'avait pas entendu ma voiture s'éloigner!

GÉRARD.

Par conséquent, votre cocher n'a pu le voir.

ROSE.

Mon cocher ne l'a jamais vu, ni ce soir-là, ni d'autres!

GÉRARD.

C'est fâcheux!

Entre Suzanne suivie de Moronis. Salut respectueux et un peu gêné des hommes.

Digitized by Google

SCÈNE XI

LES MÊMES, SUZANNE, MORONIS.

GÉRARD, à Suzanne.

Madame, au point où en est arrivée l'instruction, il m'est impossible de ne pas solliciter de vous quelques renseignements. Veuillez croire à mes regrets et m'excuser si mes questions vous rappellent une crise douloureuse. Quelque rigoureux que soit mon devoir, je ne peux m'y soustraire.

Il lui fait signe de s'asseoir.

SUZANNE.

Je suis à vos ordres, monsieur.

Elle s'assied.

GÉRARD, désignant Rose.

Madame vient de nous révéler que M. de Véran avait eu l'intention de lui offrir cinquante mille francs et même qu'il les lui avait donnés. Ne trouvez-vous pas extraordinaire qu'il ait pu disposer de pareille somme à votre insu ?

SUZANNE.

La fortune était de son côté, non du mien ; il l'administrait librement.

GÉRARD.

Sans vous consulter ?

SUZANNE.

C'était son droit.

Digitized by Google

GÉRARD.

Avez-vous quelque raison de supposer qu'il gardât ordinairement chez lui de l'argent en grande quantité ?

SUZANNE.

Je dois supposer au contraire qu'il en gardait très peu. Il payait en chèques tous ses fournisseurs ; en chèques, aussi, la pension mensuelle qu'il était tenu de me servir.

GÉRARD.

Comment expliquez-vous que le jour de sa mort, il ait eu ces cinquante mille francs?

SUZANNE.

C'est que probablement, il voulait taire à son banquier l'usage qu'il avait résolu d'en faire.

GÉRARD.

Vous croyez donc qu'il a pu offrir à madame le cadeau que celle-ci déclare avoir reçu ?

SUZANNE.

Il était si riche.

GÉRARD.

Est-il à votre connaissance qu'il fût homme, après avoir fait une promesse, à ne pas la tenir ?

SUZANNE.

La vérité m'oblige à dire qu'il m'en avait fait de très solennelles en m'épousant et qu'il ne les a pas tenues.

Mouvement.

GÉRARD.

De grâce, madame, ne nous égarons pas. La question qui se pose est celle-ci... Madame prétend que votre mari,

Digitized by Google

sa parole une fois donnée, a voulu la reprendre. Quelque trait de sa vie autorise-t-il cette affirmation ? Voilà ce que nous avons intérêt à savoir.

SUZANNE.

J'ignorais sa vie... elle était tellement en dehors de la mienne.

GÉRARD.

Vous ne pouvez donc nous renseigner. Je ne vous retiens pas madame, j'espère ne plus avoir besoin de vous.

SUZANNE.

Je me tiens à votre disposition.

Elle sort.

SCÈNE XII

LES MÊMES, moins SUZANNE

DALBERT, à Gérard.

Maintenant que madame la comtesse est partie, si vous voulez me permettre un mot, monsieur le juge d'instruction, je vous ferai observer que dans la société où vivait ce pauvre Véran et où j'ai trop vécu moi-même pour ne pas le connaître, une promesse comme celle qui fait l'objet de ce débat ne tire pas à conséquence.

ROSE.

Oui, pour certains hommes sans scrupules, non pour les hommes de cœur.

Digitized by Google

FONTAL, à Rose.

Voyons, ma chère, vous avez trop d'expérience pour ignorer comment ces choses se passent. On est auprès d'une femme, on s'emballe, on se grise, on lui promet monts et merveilles; puis, l'ivresse tombée, on n'a plus d'autre souci que de se dérober aux engagements qu'elle vous a arrachés.

OLGA.

En voilà une morale!

DALBERT.

Ceux qui s'exécutent sont les naïfs, ceux qui se dérobent sont les malins.

OLGA.

Et quand ils réussissent, ils appellent cela...

Rires.

GÉRARD.

Nous n'avons pas besoin de savoir comment ils l'appellent. (A Rose.) Vous affirmez donc que M. de Véran vous a ramenée au seuil de ce pavillon à quatre heures du matin.

ROSE.

Je l'affirme.

GÉRARD prend le revolver qui est sur la table, monte l'escalier et se place sur le palier.

Voici le revolver qui a servi à l'exécution du crime. (A Rose.) Venez vous mettre à mon côté, madame!

ROSE.

Vous voulez me faire figurer dans cette atroce mise en scène?

Digitized by Google

GÉRARD.

Montez toujours. (Elle monte.) Prenez ceci! (Il lui met le revolver dans les mains et redescend. Debout sur la dernière marche.) Et maintenant, Rose Morgan, montrez-nous comment vous avez fait!

Stupéfaction générale.

ROSE pousse un cri, en laissant tomber le revolver.

Vous m'accusez!

Elle descend l'escalier. Mauret s'est précipité pour lui porter secours et l'aide à s'asseoir près de la table.

GÉRARD.

Je vous accuse! Nous avons entendu votre version, toute de dissimulation et de mensonge. Voici la mienne. Si M. de Véran vous avait fait une promesse, il avait changé d'avis. Quand vous la lui avez rappelée, il l'a niée, cela résulte de vos aveux. De là votre irritation; de là aussi la querelle qu'a entendue Jeanrod et dont ces dames, vos amies, ont surpris les éclats. De là, enfin, l'effort qu'a tenté M. de Véran pour vous apaiser, car ce n'est pas pour autre chose qu'il vous a appelée près de lui. Vous étant alors heurtée une fois de plus à sa volonté, vous avez feint de vous y résigner, mais vous étiez décidée à recommencer votre tentative! Restée seule avec lui, vous l'avez recommencée.

ROSE.

C'est faux! C'est faux! A ce moment, j'avais obtenu ce que je désirais!

GÉRARD.

Non... Vos séductions avaient été aussi vaines que vos menaces.

ROSE.

S'il vous entend, monsieur, il doit vous prendre en pitié, vous, mon accusateur, moi, votre victime... Car il sait bien que vos paroles outragent la vérité.

Digitized by Google

GÉRARD.

Et moi, je sais que les femmes de votre espèce ont toutes les audaces. Mais ma conviction est faite. Oui, vous aviez vu les billets de banque... vous avez résolu de vous en emparer. Soit qu'alors M. de Véran ait voulu vous en empêcher, soit qu'il vous ait barré la route pour rentrer en possession de son bien, vous vous êtes trouvés en face l'un de l'autre, excités, irrités... le champagne, la colère; une arme était à votre portée. Vous n'avez eu qu'à tendre la main pour la prendre, vous l'avez prise, vous avez tiré, et vous vous êtes enfuie.

ROSE.

Encore une fois, monsieur, vous vous trompez.

GÉRARD.

Je me trompe! quand tout vous accuse, vos silences au début de l'instruction, vos ruses, vos réticences, et maintenant les révélations tardives que je suis parvenu à vous arracher! Qui l'aurait tué votre amant, si ce n'est vous? Il n'y avait personne ici, on n'a vu personne, personne que vous.

Entre Moronis.

ROSE, accablée.

Je suis perdue...

GÉRARD.

Ah! vous avouez, maintenant!

ROSE, se redressant.

Non, je proteste!

GÉRARD.

Nous verrons si vous protesterez jusqu'au bout; vous coucherez ce soir au Dépôt. (Au greffier.) Préparez un ordre d'écrou!

Digitized by Google

ROSE, assise auprès de la table et désespérée. Elle aperçoit Moronis. — A part.

Monsieur de Moronis !... (A Moronis.) Un mot, monsieur de Moronis. (Moronis s'avance.) J'ai une prière à vous adresser : il y a un homme dans le monde à l'estime duquel je tiens par-dessus tout. C'est un saint religieux que je sais être votre ami : le Père Vignal. Je lui dois les seules paroles d'espoir et de clémence que j'aie jamais entendues, et pour sa bonté, je lui garde un reconnaissant souvenir. Je vous supplie, monsieur, de lui faire part du malheur qui m'arrive et de lui dire, il me croira, lui, qu'en dépit des apparences, je suis innocente.

MORONIS.

Je ferai ce que vous souhaitez, madame.

ROSE.

Merci !

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ROSE, LA BARONNE CHARLIN, OLGA, MORONIS, MAURET, CERIZET, FONTAL, DALBERT, LAGARDIE, JEANROD, LE PRÉSIDENT, DEUX ASSESSEURS, L'AVOCAT GÉNÉRAL, MAITRE FARGET, LE GREFFIER, L'HUISSIER, LE GARÇON DE SALLE, LES JURÉS, TROIS GARDES, AVOCATS, SPECTATEURS.

La Cour d'assises. — Au lever du rideau l'audience est en train. Rose est assise au banc des accusés entre deux gardes. Maître Farget au banc de la défense, avec un avocat assis à côté de lui. La baronne et Cerizet sont sur un banc à gauche. Sur un autre banc, à droite Olga, Dalbert, Mauret. Derrière eux, sur un autre banc, Lagardie et Jeanrod. Fontal est à la barre. Un garde se tient debout à la porte des témoins. Le garçon de salle est assis derrière la cour, près de la porte. Spectateurs muets assis un peu partout sur les bancs. Le président cause avec les assesseurs penchés vers lui.

LA BARONNE, à Moronis qui entre.

Arrivez donc, vous manquez le plus intéressant.

MORONIS, s'asseyant à côté d'elle.

Je viens d'envoyer à madame de Véran, un compte rendu

Digitized by Google

de la première partie des débats. Dispensée de comparaître, elle a tenu à connaître les incidents du procès. Sa voiture fait la navette entre son hôtel et le palais.

LA BARONNE.

C'est bien imaginé.

LE PRÉSIDENT, à Fontal.

Veuillez achever votre déposition.

FONTAL.

Mais, je n'ai plus rien à dire, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT.

Cependant, devant M. le juge d'instruction, vous avez été moins discret. Vous avez donné sur la vie de l'accusée, sur ses habitudes, des détails...

FONTAL, vivement.

J'étais son agent de change... rien de plus.

LE PRÉSIDENT.

Un agent de change très attentionné... très empressé; vous viviez dans son intimité, dans celle des femmes qui la fréquentaient.

FONTAL.

Oh! dans son intimité!... Quand on est marié et qu'on a cinq enfants...

LE PRÉSIDENT, sourire ironique.

Ce n'est pas toujours une raison... mais je comprends votre embarras et je ne veux pas insister; j'ai cependant le devoir de faire remarquer que la nature de vos rapports avec cette femme et l'expérience que vous avez de son caractère donnent une certaine autorité à l'opinion que vous avez exprimée sur elle. Vous lui reprochiez au cours de

Digitized by Google

l'instruction, je cite vos paroles, la ténacité qu'elle apportait dans la défense de ses intérêts, son goût immodéré pour l'argent.

FONTAL.

Il ne faut rien exagérer... Elle était, comme on dit, près de ses pièces... mais c'est tout.

L'AVOCAT GÉNÉRAL.

Même réduite à ces termes, l'observation dans les circonstances actuelles, a son importance.

LE PRÉSIDENT.

Messieurs les jurés la retiendront (A Fontal.) Vous pouvez vous asseoir.

FONTAL, allant s'asseoir à côté de Lagardie.

Est-il assez indiscret, ce président... Et penser que le repos d'un ménage est à la merci de ces gens-là!...

LAGARDIE.

Ne vous plaignez pas, mon cher... S'il avait tout dit...

Ils causent à voix basse.

LE PRÉSIDENT, à l'huissier.

Le témoin suivant (L'huissier se dirige vers la porte des témoins. — Aux jurés.) C'est le dernier.

CERIZET, à la baronne.

La belle Gisèle...

LA BARONNE, à Cerizet.

Une horizontale?

CERIZET.

Elle ne sera pas tendre pour l'accusée celle-là...

Digitized by Google

MORONIS.

Comment le savez-vous, monsieur?

CERIZET, mystérieux.

J'ai publié à l'avance sa déposition dans mon journal.

LA BARONNE.

Oh! ne me dites rien... Je veux en avoir la surprise.

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES, GISÈLE

Gisele, guidée par l'huissier, vient à la barre. Il reste auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle ait prêté serment.

LE PRÉSIDENT.

Votre nom? (Gisèle hésite.) le vrai... pas l'autre...

GISÈLE, troublée.

Virginie Valbejou.

Rires dans l'auditoire.

LE PRÉSIDENT, aux jurés.

Plus connue sous le nom de Gisèle de Coligny. (A Gisèle.) Votre âge?

GISÈLE, à demi voix.

Vingt-trois ans...

Nouveaux rires.

CERIZET, à la baronne.

Elle en oublie.

Digitized by Google

LE PRÉSIDENT.

Votre profession?... (Gisèle ne répond pas.) Passons... Vous n'êtes ni la parente, ni l'alliée de l'accusée... Vous jurez de parler sans haine et sans crainte, de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité... Levez la main droite.

Gisèle lève la main gauche.

L'AUDIENCIER, à demi-voix.

La main droite. (Gisèle lève la main droite. Il lui souffle.) Je le jure.

GISÈLE.

Je le jure.

LE PRÉSIDENT.

Dites ce que vous savez... (Gisèle garde le silence.) Allons, parlez...

GISÈLE.

Je suis si troublée.

LE PRÉSIDENT.

Voulez-vous que je vous interroge?... Vous connaissez Rose Morgan?

GISÈLE.

J'étais son amie...

LE PRÉSIDENT, à Rose.

Vous avez été au courant de sa liaison avec M. de Véran? Vous n'ignoriez pas que cette liaison était fréquemment troublée par des querelles.

GISÈLE.

Je le savais... tout le monde le savait...

LE PRÉSIDENT.

Quelle était la cause de ces querelles?

Digitized by Google

GISÈLE.

M. de Véran se plaignait des exigences pécuniaires de Rose.

ROSE.

Elle ne dit pas la vérité, monsieur le président. Elle me déteste et veut me perdre. Elle ne me pardonne pas d'avoir empêché M. de Véran...

GISÈLE.

Je ne vous l'ai jamais disputé... Si j'avais voulu...

Bruit.

CERIZET, à la baronne.

Elle est tordante.

LE PRÉSIDENT.

Témoin, ne répondez pas à l'accusée. (Plus doucement.) N'oubliez pas que vous avez juré de parler sans haine et sans crainte, de ne dire que la vérité.

GISÈLE.

C'est la vérité que je dis... Ce n'est pas de ma faute si Rose avait mauvais caractère, si elle était insatiable... On la connaissait bien... Tous ses amants lui ont adressé le même reproche.

LE PRÉSIDENT.

Par conséquent, lorsque le soir du crime, en arrivant pour souper chez M. de Véran, vous l'avez entendu se disputer avec sa maîtresse, vous n'avez eu aucune peine à discerner le motif de leur dispute.

GISÈLE.

Je n'ai pas hésité. Je me suis dit : elle veut encore lui pincer quelques billets de mille... (Rires.) et il résiste.

LE PRÉSIDENT.

Vous étiez présente à l'arrestation ?

Digitized by Google

GISÈLE.

Oui, monsieur.

LE PRÉSIDENT.

En avez-vous été étonnée?... (Silence de Gisèle.) Vos soupçons ne s'étaient-ils pas déjà portés sur l'accusée... Répondez!..

GISÈLE, larmoyante.

Il m'en coûte tant d'accuser une ancienne amie...

Rires.

LE PRÉSIDENT, aux jurés.

Messieurs les jurés m'approuveront de ne pas pousser le témoin à en dire davantage. Sa déposition ne nous apprend rien.

L'AVOCAT GÉNÉRAL.

Elle établit cependant, d'une manière indiscutable, ce qui avait été déjà presque unanimement constaté, la cupidité de Rose Morgan. C'est un des principaux éléments de l'accusation. On ne saurait trop le mettre en lumière.

LE PRÉSIDENT, à Rose.

Accusée, avez-vous quelque chose à répondre à la déposition que vous venez d'entendre.

ROSE.

Un seul mot monsieur le président. Cette femme a menti.

LE PRÉSIDENT.

C'est ce qu'auront à décider messieurs les jurés (A Gisèle.) Allez prendre place au banc des témoins.

Gisèle va s'asseoir à côté d'Olga. Bruit.

GISÈLE, à Olga.

Me voilà avec une ennemie sur les bras.

Digitized by Google

OLGA.

C'est qu'aussi, ma chère, vous n'avez pas été bonne camarade.

GISÈLE.

Je n'ai rien inventé cependant.

OLGA.

Oh ! vous avez bien exagéré.

LA BARONNE, à Cerizet.

Je commence à douter de la culpabilité de cette malheureuse.

CERIZET.

N'en doutez pas madame.

MORONIS.

Êtes-vous sûr, monsieur ?

CERIZET.

Aussi sûr que peut l'être un des premiers reporters de la presse de Paris.

LE PRÉSIDENT, tout en parcourant son dossier.

La liste des témoins étant épuisée...

UN JURÉ.

Mais la comtesse de Véran n'a-t-elle pas été assignée, monsieur le président?

LE PRÉSIDENT.

C'est justement sur ce point que j'allais m'expliquer, quand vous m'avez interrompu... Vu le peu d'importance des renseignements fournis à l'instruction par madame de Véran, vu surtout la situation douloureuse que lui crée ce procès, nous avons décidé, d'accord avec le ministère public et la défense, de lui épargner les émotions d'une comparution

Digitized by Google

en Cour d'assises. (Cherchant dans les dossiers ouverts devant lui.) Mais voici sa déposition écrite dont je vais vous donner lecture. (Lisant.) « Aujourd'hui, cinq octobre, par-devant nous, juge d'instruction, a comparu Sidonie-Ermance-Suzanne de Sainte-Alvère, veuve du comte Adalbert de Véran, laquelle, après avoir prêté serment, nous a fait la déclaration suivante :

« Dans la nuit du premier au deux octobre, revenant du château des Closeries que j'habite ordinairement, je suis arrivée à Paris par l'express de Bretagne que j'avais pris à Rambouillet. Une voiture m'attendait à la gare. En moins d'un quart d'heure, j'étais rendue à l'hôtel de Véran. Comme je n'avais fait ce voyage que pour entretenir mon mari de diverses questions d'intérêt et que je voulais repartir le lendemain pour la campagne où j'avais laissé mon enfant, dès mon arrivée, j'ai demandé à parler à M. de Véran. C'est ainsi que j'ai su qu'il avait donné à souper, ce soir-là, à quelques amis et que ceux-ci n'étaient pas encore partis. J'ai dû me résigner à attendre une heure plus propice pour le voir et causer avec lui. (A ce moment, le garçon de salle qui est sorti pendant cette lecture rentre, tenant à la main un billet. Il reste debout derrière le président et attend.) Je me suis couchée et endormie. Je n'ai donc rien su de ce qui a pu se passer ensuite, et c'est seulement le matin, à mon réveil, que j'ai appris le terrible événement qui me faisait veuve! » A cela se borne la déposition de madame de Véran. Vous voyez, messieurs, qu'elle n'a aucune importance !

LA BARONNE, à Moronis.

Il est certain qu'elle ne nous apprend pas grand'chose !

MORONIS.

La comtesse ne pouvait raconter ce qu'elle n'a pas vu !

Quand le président cesse de parler, le garçon de salle lui remet le billet; le président l'ouvre, le lit avec surprise, et le communique aux assesseurs avec lesquels il se consulte. Bruit.

Digitized by Google

L'HUISSIER.

Silence !

LE PRÉSIDENT.

Avant de donner la parole au ministère public, je dois faire part à messieurs les jurés d'un incident qui se produit. On me remet à l'instant ce billet. (Mouvement d'attention. Il lit.) « Monsieur le président. Étant en mesure d'éclairer la conscience du jury devant lequel a été traduite madame Rose Morgan, je demande à être entendu : VIGNAL, religieux de l'ordre des Frères Prêcheurs. »

Explosion de surprise.

ROSE, très émue.

Lui !

Bruit.

LA BARONNE, à Moronis.

Mais c'est votre ami, le Père Vignal.

MORONIS.

C'est aussi le vôtre, baronne.

LA BARONNE.

Que vient-il faire là ?

MORONIS.

S'il est venu, c'est qu'il y avait une bonne action à accomplir.

L'HUISSIER.

Silence !

LE PRÉSIDENT.

Je suis prêt à ordonner, en vertu de mon pouvoir discrétionnaire, que nous entendrons le Père Vignal. Si le défenseur s'y opposait, la cour lui en donnerait acte et rendrait un arrêt ordonnant l'audition.

Rose parle bas à Farget.

Digitized by Google

FARGET.

Loin de m'y opposer, je m'empresse d'entrer dans les vues de monsieur le président et je le supplie de décider que le Père Vignal sera appelé sur-le-champ.

LE PRÉSIDENT.

Le ministère public ne s'oppose pas?

L'AVOCAT GÉNÉRAL.

Non, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT, à l'huissier.

Huissier, introduisez le Père Vignal! (L'huissier sort, le bruit redouble.) Je rappelle l'auditoire au calme dont il ne doit pas se départir. Toute marque d'approbation ou d'improbation est interdite. Encore une fois, je l'en avertis, étant bien décidé à n'en tolérer aucune.

Le calme se rétablit. Farget cause bas avec Rose.

LA BARONNE, à Moronis.

Ça se corse!

MORONIS.

Puisque vous vouliez des émotions, vous êtes servie à souhait!

LA BARONNE.

Oh! je ne me plains pas!

Digitized by Google

SCÈNE III

LES MÊMES, VIGNAL.

Vignal entre par la porte des témoins, son chapeau à la main, fait quelques pas et s'arrête. Bruit.

L'HUISSIER.

Silence!

LE PRÉSIDENT.

Veuillez avancer à la barre, monsieur! (Vignal s'avance.) Vous avez exprimé le désir d'être entendu par la cour?

VIGNAL.

J'ai une déposition à faire, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT.

La cour a décidé qu'elle la recevrait. Votre nom?

VIGNAL.

Jacques Vignal, moine.

LE PRÉSIDENT.

Votre âge?

VIGNAL.

Trente-cinq ans.

LE PRÉSIDENT.

Vous n'êtes ni le parent, ni l'allié de l'accusée?

VIGNAL.

Non, monsieur le président.

Digitized by Google

LE PRÉSIDENT.

Vous jurez de parler sans haine et sans crainte, de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité? Levez la main droite!

VIGNAL.

Monsieur le président, je peux jurer de dire la vérité, de ne dire que la vérité, mais non de dire toute la vérité.

LE PRÉSIDENT.

Expliquez-vous, je ne comprends pas.

VIGNAL.

Je ne suis pas ici en qualité de témoin cité par l'accusation ou la défense. J'y suis volontairement, sans avoir été appelé, dans l'unique but de faire une déclaration.

LE PRÉSIDENT.

Elle ne sera donc entendue qu'à titre de renseignement, et il n'y a pas lieu pour vous de prêter serment. Dites ce que vous savez.

VIGNAL.

Du crime lui-même, je ne sais rien, monsieur le président, ou plutôt il m'est interdit d'en rien révéler.

LE PRÉSIDENT.

Comment ?

VIGNAL.

Daignez me permettre d'achever!... S'il ne s'était agi que d'apporter à la Cour des détails propres à l'éclairer sur les causes et les circonstances du forfait, dont on a vainement recherché l'auteur, si mes paroles ne devaient avoir pour effet que d'aggraver la situation du criminel qui a pu se dérober aux poursuites, sans parvenir d'ailleurs, je peux

Digitized by Google

l'affirmer, à étouffer les remords qui déchirent son cœur, je ne serais pas dans cette enceinte!

L'AVOCAT GÉNÉRAL.

Vous eussiez refusé de seconder l'action des lois?

VIGNAL.

En aucun cas, le rôle d'un prêtre ne saurait consister à appeler sur une créature de Dieu les châtiments que les lois ont édictés! Quand les hommes sont impuissants à châtier, la conscience du coupable se substitue à eux pour lui faire expier ce qui doit l'être. (Au jury.) Mon rôle, aujourd'hui, messieurs les jurés, consiste uniquement à vous mettre en garde contre la grande iniquité que vous alliez commettre. On croit vous avoir livré le coupable; le coupable est en liberté. Il n'y a ici qu'une femme injustement accusée.

L'AVOCAT GÉNÉRAL.

L'instruction a groupé contre elle des preuves accablantes...

VIGNAL.

L'instruction s'est laissée tromper par des indications mensongères. Rose Morgan est innocente!

Bruit.

ROSE.

Vous l'entendez, messieurs! Il l'a dit: je suis innocente!... Ah! je savais bien que tôt ou tard, je serais vengée!

LE PRÉSIDENT, à Rose.

Accusée, dans votre propre intérêt, je vous invite au silence! (A Vignal.) Vous apportez sans doute une preuve à l'appui de vos paroles?

VIGNAL.

Oui, monsieur le président. Le nom du coupable m'a été révélé en confession!

Digitized by Google

UN JURÉ.

Mais ce n'est pas une preuve, cela!

VIGNAL.

Une révélation au tribunal de la pénitence, que vous faut-il de plus?

LE PRÉSIDENT, au jury.

Il est contraire à la loi qu'un juré interpelle un témoin! (A Vignal.) Et vous, monsieur, veuillez ne répondre qu'à moi. Votre affirmation a sa valeur, émanant d'un prêtre. Mais au point de vue juridique, elle est nulle; elle ne peut que créer une présomption morale en faveur de l'accusée! Et encore, à la condition qu'il soit démontré que vous ne vous êtes pas laissé tromper par une confession intéressée ou mensongère!

VIGNAL.

Mon affirmation vaut ce qu'elle vaut. Mais elle est l'expression de la vérité!

L'AVOCAT GÉNÉRAL, avec humeur.

De ce que le témoin dit être la vérité. S'il n'était au-dessus du soupçon, on pourrait lui objecter que l'intérêt qu'il paraît porter à l'accusée...

VIGNAL.

Je ne crois pas avoir besoin de répondre à cette insinuation!

LE PRÉSIDENT.

Personne ici ne met en doute votre bonne foi!

FARGET, se levant.

Puis-je poser une question, monsieur le président?

Digitized by Google

LE PRÉSIDENT.

Parlez, maître Farget.

FARGET.

Le Révérend Père a dû, je le suppose, adresser au coupable, puisqu'il le connaît, de sévères remontrances, lui observer qu'il commet une action infâme en laissant poursuivre un innocent à sa place. Croit-il que celui dont il parle viendra se dénoncer?

Vignal ne répond pas.

LA BARONNE, à ses voisins.

Oh! très malin, cet avocat.

MORONIS.

Il sait bien que le Père Vignal ne peut lui répondre.

LE PRÉSIDENT.

Vous avez entendu la question?

VIGNAL.

Je dois faire comme si je ne l'avais pas entendue, monsieur le président.

FARGET.

Le témoin peut-il nous indiquer au moins à quelle époque s'est formée sa conviction?

VIGNAL.

Il y a déjà plusieurs semaines.

LE PRÉSIDENT.

Mais alors, pourquoi avez-vous attendu jusqu'à ce moment pour parler?

VIGNAL.

Quand j'ai connu la vérité, Rose Morgan n'était pas encore

Digitized by Google

arrêtée et je ne pouvais prévoir que l'accusation s'en prendrait à elle. Au moment de son arrestation, j'étais en retraite loin de Paris et lorsque j'ai été libre d'intervenir, la malheureuse femme pour qui j'espérais, en l'absence de toute preuve, une ordonnance de non-lieu, était déjà renvoyée en Cour d'assises. Il n'existait aucun moyen juridique de faire annuler le renvoi. Je n'avais d'autre ressource que de porter ma déclaration au parquet du procureur général, qui m'aurait fait citer comme témoin. Et cette situation de témoin, je ne pouvais l'accepter sans m'engager implicitement à prêter serment, ce que j'étais hors d'état de faire, puisque je n'avais pas le droit de dire toute la vérité. Pour ces motifs et après avoir consulté mes supérieurs, il m'a paru préférable de n'intervenir qu'au dernier moment.

UN JURÉ.

On voit que le Révérend Père ne redoute pas les coups de théâtre.

VIGNAL, au juré.

Je vous plains, monsieur, de n'avoir pas compris que l'habit que je porte et le devoir que je viens remplir ont droit à votre respect.

LE PRÉSIDENT.

Ce respect, je saurai vous l'assurer, monsieur. La remarque que s'est permise un de messieurs les jurés est aussi contraire aux convenances qu'à la Loi.

LA BARONNE.

Oh ! ce président ! je l'embrasserais. (Très haut.) Bravo !

Bruit.

LE PRÉSIDENT.

L'interrupteur mériterait d'être appelé à la barre !

Digitized by Google

CERIZET, à la baronne.

Vous voulez donc vous faire arrêter, madame ?

LA BARONNE.

M'arrêter, moi ! la baronne Charlin ! par exemple !

CERIZET, à part.

Tiens, elle m'a dit son nom !

Il prend des notes.

L'HUISSIER.

Silence !

UN JURÉ.

Je demande au moins à monsieur le président si la loi ne lui fournit aucun moyen pour contraindre le témoin à nommer l'assassin, qu'il prétend connaître ?

LE PRÉSIDENT, ironique.

Nous avions la torture, mais la torture a été supprimée ! (Rires dans l'auditoire.) Non seulement la loi ne me fournit aucune arme contre un témoin qui se retranche derrière le secret professionnel, mais elle m'interdit même de le lui demander, comme à lui de le dévoiler. (A Vignal.) Je dois cependant, monsieur, insister sur une question que je n'ai fait qu'effleurer tout à l'heure. Êtes-vous sûr de n'être pas dupe, en cette circonstance, de quelque machination ourdie en faveur de l'accusée, avec sa complicité peut-être, pour vous obliger à intervenir en sa faveur et à la défendre de l'autorité de votre nom.

VIGNAL.

Je comprends, monsieur le président. Sur mon honneur de prêtre et de religieux, je déclare de nouveau qu'il est ormellement à ma connaissance que Rose Morgan n'a pas commis le crime pour lequel elle est poursuivie. Si le respect que je professe pour la justice me laissait libre de dire toute

Digitized by Google

ma pensée, et si monsieur le président m'en donnait le droit, j'exprimerais même la surprise que j'ai éprouvée en apprenant que cette malheureuse femme était déférée à la Cour d'assises... Ce ne peut être que par suite d'une erreur, erreur qu'on se serait épargnée, si l'on se fût moins préoccupé du passé de l'accusée et si, au lieu de s'en tenir aux apparences...

LE PRÉSIDENT.

J'invite le témoin à ne pas se substituer au défenseur !

FARGET.

Oh ! je ne proteste pas !

VIGNAL.

Je me rends à l'invitation de monsieur le président... Mais la Cour et messieurs les jurés voudront bien comprendre l'émotion qui me domine, alors que je tiens le salut de cette femme dans mes mains, alors qu'il suffirait d'un mot pour la sauver, et que ce mot qui brûle mes lèvres, un engagement sacré, aussi sacré qu'il me paraît cruel aujourd'hui, le cloue dans mon cœur. Messieurs, elle est innocente, croyez-le! c'est la vérité!

L'AVOCAT GÉNÉRAL.

Il est fâcheux que vous ne la révéliez pas tout entière.

VIGNAL.

Ce n'est pas en mon pouvoir !

ROSE, se levant.

Quoi, mon père! Vous connaissez le nom de celui qui devrait être à ma place et vous refusez de le prononcer... Mais il s'agit de ma liberté... de ma vie peut-être !... Quand vous pouvez me sauver, allez-vous me laisser à la

Digitized by Google

merci de mes juges? Ils me condamneront si vous gardez le silence!

VIGNAL.

Les supposer capables de vous condamner, après ce que je suis venu leur révéler, ce serait leur faire injure. Ils considéreront que ma langue est enchaînée par mes serments sacerdotaux... mais que, sous l'habit que je porte, il n'y a pas place pour le mensonge. Ayez confiance, ma pauvre enfant !

ROSE, s'apaisant subitement.

Oui, oui, mon Père.

CERIZET, à la baronne.

Sont-ils assez émus tous les deux...

LA BARONNE.

C'est vrai qu'il met à la défendre une chaleur...

MORONIS.

S'il la croit innocente.

L'HUISSIER.

Silence!

LE PRÉSIDENT.

Le défenseur a-t-il d'autres questions à poser au témoin ?

FARGET.

Non, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT.

Et le ministère public ? (Signe négatif de l'avocat général. A Vignal.) Avez-vous quelque chose à ajouter ?

Digitized by Google

VIGNAL.

J'ai tout dit, monsieur le président, et ne puis que répéter ce que j'ai déjà affirmé ! (Aux jurés.) Le coupable est connu de moi ! Ce n'est pas cette femme, je le jure devant Dieu !

Bruit.

LE PRÉSIDENT.

Vous pouvez vous retirer, monsieur !

Vignal sort.

FARGET.

Monsieur le Président, je demande à la Cour de vouloir bien suspendre l'audience. L'incident qui vient de se produire m'oblige à conférer avec ma cliente.

LE PRÉSIDENT, après avoir consulté les assesseurs.

L'audience est suspendue !

Tout le monde se lève.

FARGET, à Rose.

Vous êtes sauvée...

ROSE.

Sauvée ou non, que m'importe! Le Père Vignal me sait innocente... Cela me suffit.

Bruit.

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME

Chez madame de Véran. — Un salon. Porte au fond; autre porte à droite. Sur une table, thé servi et deux ou trois lettres ouvertes et écrites au crayon.

SCÈNE PREMIÈRE

SUZANNE, LA MARQUISE DE RÉVIGNAC, puis UN VALET DE PIED.

Au lever du rideau, la marquise est assise à droite de la table. Suzanne, debout, verse le thé.

SUZANNE.

Prendrez-vous du thé, chère amie?

LA MARQUISE.

Volontiers. (Six heures sonnent.) Six heures! Elle est longue l'audience!

SUZANNE.

Oh! oui, longue... aussi, vous suis-je bien reconnaissante de l'aimable pensée que vous avez eue de venir passer près de moi ces terribles moments.

Elle lui présente une tasse.

LA MARQUISE.

Ne me remerciez pas trop. Je me doutais bien un peu que, n'assistant pas aux débats, je serais ici aux premières

Digitized by Google

loges pour en connaître les incidents. Grâce à M. de Moronis et à ses petits papiers, nous n'en avons pas perdu un seul.

Entre un valet de pied avec une lettre sur un plateau.

LE VALET DE PIED.

Le cocher revient du Palais avec cette lettre. Il demande s'il doit y retourner.

SUZANNE prend la lettre vivement, l'ouvre et la parcourt des yeux.

Inutile qu'il y retourne.

Le valet de pied sort.

LA MARQUISE.

C'est fini ?

SUZANNE.

Pas encore... Mais nous touchons au dénouement... Le défenseur a terminé sa plaidoirie... Les jurés délibèrent... (A part.) Ma destinée se décide...

LA MARQUISE.

M. de Moronis croit-il à un acquittement ?

SUZANNE.

Hélas !... Voyez plutôt...

Elle tend le billet à la marquise.

LA MARQUISE, lisant.

« Plaidoirie plus brillante que solide. Je crains qu'elle n'ait pas convaincu les jurés de l'innocence de l'accusée... C'est comme un fait exprès : tout ce qui a été dit en sa faveur semble tourner contre elle; la déclaration du Père Vignal elle-même, dont le ministère public, par des insinuations perfides, a essayé de dénaturer le caractère... (Parlé.) Quelles angoisses pour cette malheureuse femme !

Digitized by Google

SUZANNE, à part.

Et pour moi, donc!...

LE VALET DE PIED, revenant.

Madame la baronne Charlin.

Il sort après qu'elle est entrée.

SCÈNE II

LES MÊMES, LA BARONNE.

LA BARONNE, à Suzanne.

Bonjour, comtesse. (A la marquise.) Tiens, vous voilà, vous... Je vous ai cherchée à la Cour d'assises.

LA MARQUISE.

Vous y étiez?

LA BARONNE.

J'en arrive... littéralement exténuée... Comtesse, faites-moi la grâce d'une tasse de thé... je meurs de faim.

Elle prend des sandwichs et mange.

SUZANNE, versant le thé.

Connaît-on l'arrêt?

LA BARONNE, la bouche pleine.

Pas encore... Dès qu'il aura été prononcé, M. de Moronis nous l'apportera... Du reste, on peut prévoir ce qu'il va être cet arrêt.

LA MARQUISE.

Vous croyez à une condamnation?

Digitized by Google

LA BARONNE.

Comment n'y pas croire après ce que j'ai vu et entendu?

SUZANNE.

Mais, la parole du Père Vignal?

LA BARONNE.

On lui reproche de n'avoir rien précisé, rien prouvé... Et cependant, rien qu'à le voir le Révérend Père, j'aurais acquitté, moi, acquitté sans débats. Il était si beau, l'air si hautain, si digne, si suggestif, comme on dit aujourd'hui... Mais, avec un jury comme celui-là... Pas un homme bien... Tous, francs-maçons!

LA MARQUISE, souriant.

Vous les jugez sévèrement.

LA BARONNE.

C'est possible... Je suis peut-être un peu nerveuse. Six heures d'audience, c'est très impressionnant, très fatigant. (Elle s'assied.) Je n'en peux plus. Elle est si peu confortable cette salle des assises... des bancs de bois sur lesquels nous étions serrés comme des harengs, tous pêle-mêle!... Des femmes comme nous avec des cocottes! c'est indigne! Et une chaleur... Ah! la justice n'est pas hospitalière en France... Ce serait bien le moins qu'elle mît des fauteuils à la disposition des femmes du monde... Et un buffet. Ça creuse, les émotions.

LA MARQUISE.

Des bonbons frappés et des avant-scènes, comme au théâtre.

LA BARONNE.

Et puis, ce président qui a voulu me faire arrêter...

Digitized by Google

LA MARQUISE, sourire de doute.

Oh! arrêter!...

LA BARONNE, piquée.

Il a voulu me faire arrêter... Ce sera dans les journaux. M. Cerizet a pris des notes... un jeune reporter... très aimable! Me faire arrêter, parce que j'avais applaudi.

Elle se lève.

LA MARQUISE.

Ah! je comprends. (A Suzanne.) Elle est si sensible aux grands sentiments exprimés en beau langage...

LA BARONNE.

Je me le suis tenu pour dit, comme bien vous pensez, et quelque envie que j'aie eu ensuite de crier bravo à l'avocat, j'ai mis une sourdine à mon enthousiasme... Ah! ce maître Farget, quel talent! Si jamais je suis traduite en cour d'assises, je n'aurai pas d'autre défenseur. (A la marquise qui sourit.) Ne riez pas, ma chère... Par le temps qui court, nulle de nous n'est à l'abri d'un tel désagrément.

SUZANNE.

Mais, s'il a autant de talent que vous le dites, cet avocat, il obtiendra l'acquittement de l'accusée.

LA BARONNE.

Il devrait l'obtenir... si, comme il l'affirme, elle est innocente...

LA MARQUISE.

Vous en doutez?

LA BARONNE.

Je ne sais que penser, ma chère... Sauf ses dénégations et le témoignage du Père Vignal, tout l'accuse.

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Son passé surtout.

LA BARONNE.

Ah! oui, son passé, parlons-en... Quand le président le lui a rappelé, j'ai cru que le ministère public allait requérir le huis clos.

LA MARQUISE, riant.

C'eût été dommage.

LA BARONNE.

N'empêche qu'elle est charmante, la coquine. Une voix délicieuse... un tact extraordinaire, des manières d'une distinction... Il paraît, d'ailleurs, qu'elle n'est ainsi que depuis que le Père Vignal l'a convertie... Elle a été touchée par la grâce et aussi par la beauté du prédicateur, à ce que racontent les mauvaises langues... Et ce doit être vrai, car, tandis qu'il parlait en sa faveur, elle avait une attitude extatique... et lui...

LA MARQUISE.

Vous calomniez le Père Vignal...

LA BARONNE.

Le calomnier, moi! Dieu m'en garde.

SUZANNE.

Et à quelle peine peut-elle être condamnée?

LA BARONNE.

A quelle peine?... attendez donc... M. de Moronis me l'a dit... Ah! m'y voilà... (Comme si elle cherchait à se souvenir.) Les travaux forcés à temps... si le jury écarte la préméditation et admet les circonstances atténuantes... S'il est affirmatif sur la question de meurtre et de vol... la mort.

Digitized by Google

SUZANNE, d'une voix étouffée.

La mort !

LA BARONNE.

Ne soyez donc pas dupe de votre cœur, ma chère... Si cette malheureuse n'a pas commis le crime pour lequel elle est poursuivie, elle a sans doute commis tant d'autres méfaits... Et c'est vraiment bien du bruit pour une gourgandine retirée de la circulation.

LA MARQUISE.

Soit ! Mais, il est quelqu'un encore plus méprisable qu'elle...

LA BARONNE.

Qui donc ?

LA MARQUISE.

L'assassin.

SUZANNE, accablée. — A part.

L'assassin !

LE VALET DE PIED, entrant.

M. de Moronis.

SCÈNE III

LES MÊMES, MORONIS

SUZANNE, s'élançant.

Eh bien ?

MORONIS.

Condamnée !

Digitized by Google

LA BARONNE.

J'en étais sûre.

LA MARQUISE.

Condamnée malgré le témoignage du Père Vignal ?

MORONIS.

Il y avait tant de charges contre elle... son existence antérieure, des dépositions accablantes, un réquisitoire implacable, des jurés prévenus, sans compter que le président les a blessés au cours des débats par la dureté de ses remontrances... C'est un verdict de colère qu'ils ont rendu.

SUZANNE, à part.

Condamnée ! (A Moronis.) A mort?

MORONIS.

A cinq ans de travaux forcés.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas trop si elle est coupable... Mais, si elle est innocente...

SUZANNE.

N'existe-t-il aucun moyen de la sauver?

MORONIS.

Il y a le pourvoi en cassation...

SUZANNE.

Ah ! il y a le pourvoi...

MORONIS.

Mais, il est à craindre qu'elle refuse de se pourvoir.

Digitized by Google

SUZANNE.

Comment le savez-vous ?

MORONIS.

Par son avocat. Elle lui avait fait part de sa résolution avant d'être condamnée.

SUZANNE, avec angoisse.

Alors, elle est perdue ?...

LA BARONNE.

Perdue, c'est trop dire, puisqu'elle ne montera pas sur l'échafaud. Cinq ans de travaux forcés !... on en revient et elle doit s'estimer heureuse d'en être quitte à si bon compte. (A Suzanne.) Pardonnez-moi si je vous quitte, chère amie... J'ai le temps d'aller, avant dîner, porter la nouvelle dans quelques salons... (A la marquise.) Voulez-vous que je vous laisse chez vous, marquise ?

LA MARQUISE.

Si Suzanne n'a pas besoin de moi.

SUZANNE, avec effort.

Je n'ai besoin que de repos...

LA BARONNE.

C'est vrai que vous êtes toute pâle, ma mignonne. Oh ! je comprends... Tant d'émotions !... Et si cruelles !... Mais, demain, il n'y paraîtra plus. A bientôt, chère belle...

LA MARQUISE, à Suzanne.

A demain... Je passerai pour vous voir...

Digitized by Google

SUZANNE.

Merci.

LA BARONNE, à Moronis.

Compliments, capitaine.

MORONIS, saluant.

Mesdames.

Il remonte avec elles jusqu'à la porte du fond et après les avoir vues sortir revient vers Suzanne qui s'est assise près de la table.

SCÈNE IV

SUZANNE, MORONIS.

MORONIS.

Êtes-vous souffrante, ma chère Suzanne?

SUZANNE, assise près de la table.

Un peu troublée, tout au plus...

MORONIS.

Plus qu'il ne convient... Depuis longtemps, vous aviez dû vous préparer à ce dénouement...

SUZANNE.

J'espérais que cette femme serait acquittée...

MORONIS.

Et c'est parce qu'on l'a condamnée!... Vous pourriez mieux employer, laissez-moi vous le dire, votre générosité, votre

Digitized by Google

compassion... Mademoiselle Morgan vous a fait assez de mal... (Dénégation de Suzanne. Pause). Voyons, Suzanne, que me cachez-vous?... Il y a un secret entre nous. . J'en doutais encore tout à l'heure... J'en suis sûr maintenant. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en suis aperçu... Cela remonte à la mort de votre mari. Il semblait que cet événement qui vous rendait libre devait vous unir plus étroitement à moi, en supprimant les obstacles qui nous séparaient. C'est le contraire qui est arrivé. Depuis cette époque, vous êtes toute changée. (Mouvement de Suzanne.) Oh! vous aurez beau protester, vous n'êtes plus la même : votre regard fuit mon regard, votre main fuit ma main. Je ne vous vois plus qu'entourée d'importuns, comme si vous aviez peur de vous trouver seule avec moi... Encore une fois, que me cachez-vous?

SUZANNE, se levant, résolue.

Écoutez... Vous m'avez dit souvent qu'au-dessus de tout, vous mettiez la religion du devoir et de l'honneur; que ce culte avait été dans la vie votre guide, votre évangile et que vous n'aviez jamais cessé d'y être fidèle.

MORONI

C'est vrai.

SUZANNE.

Vous m'aimez?

MORONIS.

Si je vous aime!...

SUZANNE.

Oui, oui... je le crois... je le sais... Eh bien, si tout à coup, vous vous trouviez pris entre votre devoir et votre amour, que feriez-vous? (Mouvement de Moronis.) Répondez... que feriez-vous?

Digitized by Google

MORONIS.

Ah ! est-ce que je sais... je vous aime tant !

SUZANNE.

Non, non, ne vous calomniez pas... Je vous connais. Dussiez-vous en mourir, vous feriez votre devoir...

MORONIS, brusquement.

Vous avez raison, je le ferais. (Avec tristesse.) Devant ses exigences, je pourrais d'abord défaillir... être lâche, surtout s'il s'agissait de vous. L'amour n'excuse-t-il pas toutes les lâchetés ?... Mais, dans ce douloureux combat, l'honneur finirait par l'emporter...

SUZANNE.

Alors, vous devez me comprendre... Entendez mes paroles... voyez mes yeux... je vous aime, Armand, je vous aime pour tout le bonheur que je dois à votre affection si haute, si désintéressée, si pure... Mais un devoir m'éloigne de vous. Il va peut-être nous séparer... et si cruel qu'il soit, je ne puis m'y dérober, malgré tout mon amour.

MORONIS.

Nous séparer ! Quel est ce devoir? Quel devoir, si vous m'aimez toujours, peut s'élever entre nous?... Ah ! je comprends... Votre fils...

SUZANNE.

Non, non, ce n'est pas lui !... Pauvre enfant ! Lui assurer votre tendresse, votre appui, votre exemple, voilà ce que son intérêt me commande... Et je les lui assurerais, en vous épousant...

MORONIS.

Mais, alors... Parlez... parlez... Je le veux... Non, je vous

Digitized by Google

en prie... au nom de notre amour... (Silence de Suzanne.) Oh ! c'est à devenir fou.

SUZANNE.

Par pitié, n'ajoutez pas à ma douleur le spectacle de la vôtre... Ne paralysez pas mon courage... J'en ai tant besoin !

MORONIS.

Entendre de telles paroles... et ne rien savoir.

SUZANNE.

Hélas ! vous saurez toujours assez tôt. (Pause.) Vous aurez alors à décider si je suis encore digne de devenir votre femme.

MORONIS, avec éclat.

Si vous êtes digne... (Plus calme et défiant.) Qu'avez-vous donc à vous reprocher ?

SUZANNE.

Ne m'interrogez pas, Armand... soutenez-moi plutôt dans l'accomplissement de mon devoir. Aidez-moi à le remplir. Oui, vous devez m'aider... Vous devez me dire : Faites votre devoir... (Se rapprochant, suppliante.) Dites-le.

MORONIS, s'éloignant.

Je ne puis pénétrer le mystère de vos paroles, Suzanne, ni vous contraindre à me le dévoiler. Gardez donc ce secret que vous vous obstinez à me taire, gardez-le. Sachez seulement qu'en me refusant votre confiance, vous me livrez à toutes les tortures du doute, moi qui n'ai jamais douté de vous... (Suzanne défaillante s'assied. Pause.) Vous vous taisez... Vous ne voulez rien dire !... (Avec effort.) faites donc votre devoir. (Résolument.) Je ferai le mien.

Il sort.

Digitized by Google

SCÈNE V

SUZANNE, seule, puis LE VALET DE PIED.

SUZANNE, après le départ de Moronis, elle reste accablée. Se redressant tout à coup, elle court vers la porte, en appelant.

Armand!... Il est parti... Peut-être aurais-je dû tout lui avouer... Non... non... qu'il apprenne par d'autres... par moi, jamais... Peut-être eût-il absous le meurtre... mais, ma lâcheté... l'infamie que j'ai commise en laissant les accusations s'égarer sur une innocente... il ne l'eût pas pardonnée... Il ne la pardonnera pas... Va, malheureuse... ta vie est brisée... Ne songe plus qu'à racheter ta faute... Expie... (Entre le valet de pied.) Que me veut-on?

LE VALET DE PIED.

Une visite pour madame la comtesse. (Geste d'impatience de Suzanne.) Cette personne est là depuis quelques instants... Elle a voulu attendre que madame la comtesse fût seule...

SUZANNE.

Je ne la recevrai pas, ni elle ni d'autres... (Vignal apparaît sur le seuil de la porte, à droite.) Mon Père!...

Sur un signe d'elle, le valet de pied sort.

SCÈNE VI

SUZANNE, VIGNAL.

VIGNAL.

Il faut que vous m'écoutiez, madame... Il y a quelques mois, dans une église, un prêtre descendait de chaire... Une femme, une inconnue, se présenta à lui... Elle venait le

Digitized by Google

supplier de l'entendre en confession... Il consentit à l'écouter... C'est ainsi qu'il reçut l'aveu d'un crime, qu'en une heure d'égarement, elle avait commis. Elle sollicitait le pardon que le confesseur, au nom du Dieu qu'il représente, doit accorder au pécheur qui se repent. Le prêtre, comme c'était son devoir, exigea de sa pénitente une autorisation et une promesse, l'autorisation pour lui, si jamais une innocente était accusée, d'aller devant la justice attester son innocence; la promesse que, si cette attestation solennelle ne conjurait pas une sentence injuste, la coupable irait elle-même se dénoncer. La pénitente autorisa et promit. A ce prix, le prêtre laissa tomber sur elle les paroles sacrées de l'absolution. Elle se retira réconciliée avec le ciel et la conscience en paix...

SUZANNE.

Oh! en paix... Les remords ne m'ont pas fait grâce.

VIGNAL.

La justice divine avait désarmé; mais, la justice humaine ne désarmait pas. Une innocente fut arrêtée, jetée en prison, l'objet d'une instruction criminelle et traduite en Cour d'assises. Ah! madame, ce que ce prêtre a souffert alors, partagé entre l'impérieux besoin de nommer le meurtrier et les serments qui lui défendaient de le nommer!... Que de fois ils lui ont pesé, ces serments redoutables!... Mais il ne pouvait les trahir... Il ne les a pas trahis... Seulement, fort de l'autorisation qu'il avait reçue, il s'est présenté aux juges. Il leur a déclaré que la femme amenée devant eux n'était pas coupable... Contrairement à son espérance, sa parole ne les a pas convaincus. Il ont prononcé une condamnation... L'heure est donc venue...

SUZANNE.

Mon sacrifice a été résolu depuis le jour où, sans me connaître encore, vous m'avez tracé ma conduite...

Digitized by Google

VIGNAL.

La seule qu'il me fût permis de vous dicter.

SUZANNE.

Si nous nous étions revus, vous sauriez quels combats se sont livrés en moi... Vous sauriez pourquoi j'ai si longtemps reculé devant mon devoir... Je songeais à mon fils, à sa vie brisée par le crime de sa mère... Je songeais à Armand. Décidée à me dénoncer, j'hésitais, retenue par la crainte de les entraîner dans ma chute... Et puis, j'espérais un acquittement... Maintenant, c'en est fait de mes hésitation... J'ai promis... Je suis prête. Allons trouver les juges, mon Père... Je leur dirai la vérité...

VIGNAL.

Ce n'est pas encore à eux qu'il faut la dire... C'est à cette femme...

SUZANNE.

A elle!... Vous voulez...

VIGNAL.

Je veux tenter un dernier effort pour la sauver... sans vous perdre.

SUZANNE.

Mais, puisqu'elle est condamnée...

VIGNAL.

Il nous reste une ressource, une ressource suprême... le pourvoi en cassation.

SUZANNE.

Elle refuse de se pourvoir... Armand me l'a dit.

Digitized by Google

VIGNAL.

Oui, elle refuse... Mais vos aveux peuvent ébranler sa résolution... C'est une âme généreuse, transformée par la souffrance... Sûre maintenant d'être sauvée, peut-être ne refusera-t-elle pas de contribuer à vous sauver aussi...

SUZANNE.

Malgré le mal que je lui ai fait?...

VIGNAL.

Son cœur ne connaît pas la haine...

SUZANNE.

Ah! mon Père, quelles espérances vous ranimez dans le mien... Oh! ce n'est pas que j'espère encore un bonheur dont je ne suis plus digne... Depuis longtemps, j'y ai renoncé... Ma vie, désormais, est vouée à la retraite, à l'expiation... Mais n'avoir pas à rougir devant mon fils... devant Armand...

VIGNAL.

Venez, madame... En quittant la Cour d'assises, cette infortunée a été transportée à l'infirmerie du Dépôt... Elle attend...

SUZANNE.

Oui, conduisez-moi... je m'abandonne à vous... Allons!...

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME

A l'infirmerie du Dépôt. Salle haute aux murs blanchis à la chaux. Au fond, en haut, à droite et à gauche, croisées. Entre les croisées, sur une planchette fixée au mur et recouverte d'une mousseline blanche à dentelles, vierge en plâtre, entourée de fleurs. Sous les croisées, deux lits en fer, la tête au mur. A gauche, sur le second plan, grand poêle en faïence blanche. Du même côté, au premier plan, un fauteuil en reps vert. A droite, une table en bois blanc sur laquelle se trouvent des flacons pharmaceutiques. Près de la table, une chaise de paille. Un peu partout, autres chaises pareilles. A droite, porte venant du dehors. Il fait nuit. Lampes posées sur le poêle et sur la table.

SCÈNE PREMIÈRE

ROSE, UNE RELIGIEUSE, LE MÉDECIN.

Au lever du rideau, Rose vêtue comme à la cour d'assises, mais en cheveux, est assise dans le fauteuil, un oreiller derrière la tête, une couverture en laine grise sur les genoux. Elle dort. La religieuse et le médecin sont debout près d'elle.

LA RELIGIEUSE.

Vous avez vu en quel état elle était quand on l'a ramenée de la Cour d'assises, monsieur le docteur. Après votre départ, elle a reçu son avocat. Il venait pour lui faire signer son pourvoi. Elle a refusé de le signer. En parlant, elle s'exaltait. J'ai dû prier maître Farget de se retirer. Il est parti sans avoir rien obtenu. Elle a fini par s'endormir... mais de quel sommeil !...

Digitized by Google

LE MÉDECIN.

Le sommeil de la fièvre...

LA RELIGIEUSE.

N'avez-vous aucune prescription nouvelle à ordonner ?

LE MÉDECIN.

Aucune... si ce n'est que je m'oppose à ce qu'elle soit transférée ce soir à Saint-Lazare. Elle passera la nuit ici... Nous verrons demain. Pour le reste, vous vous conformerez à ma précédente ordonnance.

LA RELIGIEUSE.

Y a-t-il danger ?

LE MÉDECIN.

Cette prostration est inquiétante...

LA RELIGIEUSE.

Résultat d'un excès d'émotions et de souffrances... Pauvre femme !...

LE MÉDECIN.

Si elle ne trouve pas en elle-même l'énergie de réagir, elle est perdue. La vie se retirera tout à coup de ce corps épuisé...

LA RELIGIEUSE.

Ah! j'oubliais... Dans son délire, elle appelait le Père Vignal. J'ai pensé que s'il consentait à venir, sa visite serait salutaire... Je lui ai écrit. J'espère, monsieur le docteur, que vous m'approuverez.

LE MÉDECIN.

Vous avez bien fait.

ROSE, ouvrant les yeux, et d'une voix très faible, sans faire de mouvement.

Alors, ma sœur, vous croyez qu'il viendra, le Père Vignal ?

Digitized by Google

LA RELIGIEUSE, surprise et souriant.

Oh ! la rusée !... elle nous écoutait...

ROSE.

Je n'ai entendu que vos dernières paroles, celles qui m'intéressaient... Il viendra?

LA RELIGIEUSE.

Je l'espère...

ROSE.

Le voir, l'entendre, le sentir près de moi, venu là pour moi !...

LE MÉDECIN.

Que lui voulez-vous donc ?

ROSE.

Je veux apprendre de lui à bien mourir...

LE MÉDECIN.

Il s'agit de vivre et non de mourir... Mais, pour vivre, il faut accepter docilement nos soins.

ROSE.

Puisque je vous dis que je veux mourir.

LE MÉDECIN.

Allons, ne nous exaltons pas... (Souriant.) Je prescris le calme. (A la religieuse.) S'il survenait quelque complication, ma sœur, vous m'enverriez chercher... (A demi voix, se dirigeant vers la porte.) Elle est sous l'empire d'une idée fixe dont il serait inutile de la distraire... Ne la contrariez pas, quoi qu'elle dise... A demain.

Il sort. La religieuse, après l'avoir accompagné, revient auprès de Rose.

Digitized by Google

SCÈNE II

ROSE, LA RELIGIEUSE.

ROSE.

Ne trouvez-vous pas, ma sœur, que le Père Vignal se fait bien attendre?

LA RELIGIEUSE.

Il n'y a pas de temps perdu. En admettant qu'il ait pu se rendre sans retard à votre appel, il lui fallait une permission... il y avait des démarches à faire...

ROSE.

Si j'allais mourir avant qu'il arrive... Oh! ce n'est pas que j'aie peur de la mort... Je l'appelle au contraire... Mais, quand elle se présentera, je voudrais qu'il fût là.

LA RELIGIEUSE, en souriant.

La mort!... Le docteur répond de vous.

ROSE.

Je suis plus malade qu'il ne croit...

LA RELIGIEUSE.

Si le Père Vignal tarde trop, je peux appeler un autre prêtre.

ROSE, vivement.

Non, c'est le Père Vignal que je veux... lui seul. Mais pourquoi ne vient-il pas?

Digitized by Google

LA RELIGIEUSE.

Moi, quand je veux tromper la longueur des heures, je dis mon chapelet...

ROSE.

J'ai oublié mes prières...

LA RELIGIEUSE.

Voulez-vous les dire avec moi? Vous répéterez mes paroles?

ROSE, indifférente.

Comme vous voudrez.

LA RELIGIEUSE, agenouillée à droite de Rose.

Notre père qui êtes aux cieux...

ROSE, répétant en joignant les mains.

Notre père qui êtes aux cieux...

LA RELIGIEUSE.

Que votre nom soit sanctifié...

ROSE, plus fervente.

Que votre nom soit sanctifié...

LA RELIGIEUSE.

Que votre règne arrive...

ROSE.

Que votre règne arrive...

LA RELIGIEUSE.

Que votre volonté...

Digitized by Google

ROSE, l'interrompant.

Ah! je me souviens : (Priant) que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Vignal paraît au fond, Suzanne derrière lui. Elle se place à droite de la porte, de façon à n'être pas vue de Rose. Vignal vient près de celle-ci, à gauche.

SCÈNE III

Les Mêmes, SUZANNE, VIGNAL.

ROSE, continuant à prier.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons... (S'interrompant.) Mais, je ne pardonne pas... Je ne puis pardonner à celui dont j'expie le crime.

VIGNAL.

Il faut pardonner.

ROSE.

Mon Père!... vous voilà. (La religieuse entendant Vignal s'est relevée et remontant lentement vers le fond sort en s'inclinant devant Suzanne.) Il m'est donc permis de vous remercier... Vous avez été si bon pour moi dans mon malheur.

D'un mouvement passionné, elle lui prend la main et la porte à ses lèvres.

VIGNAL, retirant sa main.

Oh! mon enfant!

ROSE.

Pardon... Lorsque tout le monde m'abandonnait, vous

Digitized by Google

vous êtes fait mon défenseur... vous m'avez enveloppée de votre pitié... J'ai été si heureuse, si fière quand votre parole s'est élevée en ma faveur...

VIGNAL.

Si Dieu vous a cruellement éprouvée, c'est qu'il voulait vous ramener à lui.... Maintenant, ses rigueurs vont cesser... Vous connaîtrez sa bonté.

ROSE.

Sa bonté ! (Amèrement.) Ma condamnation en est-elle le témoignage ?

VIGNAL.

Il dépend de vous qu'elle soit annulée. Signez votre pourvoi. (Signe négatif de Rose.) Traduite devant de nouveaux juges, ils vous acquitteront.

ROSE.

A moins qu'ils ne soient aussi prévenus contre moi que les premiers.

SUZANNE, s'avançant à droite.

Rassurez-vous... vous n'avez plus rien à craindre ni des uns ni des autres.

ROSE, surprise.

Madame de Véran !

Elle se lève.

VIGNAL.

Elle vous sait innocente. Elle ne veut pas laisser se consommer une iniquité.

ROSE, d'un air de doute.

Elle ne veut pas...

Digitized by Google

VIGNAL.

Écoutez-la. Et quoi que vous appreniez par elle, n'oubliez pas qu'elle est comme vous digne de compassion... plus que vous peut-être.

Il sort.

SCÈNE IV

ROSE, SUZANNE.

ROSE, à gauche, se répétant les dernières paroles de Vignal.

Plus que vous, peut-être. (A Suzanne.) Je suis bien touchée de votre démarche, madame. Mais, que pouvez-vous ?

SUZANNE.

Je viens dénoncer le coupable...

ROSE, avec éclat.

Vous le connaissez... Et c'est maintenant !... Cependant, vous n'étiez pas liée par le secret de la confession, vous !... Quel est-il ce coupable ? (Suzanne détourne la tête. Rose, qui semble avoir recouvré ses forces, court à elle, lui prend la main, l'oblige à la regarder, puis reculant.) Ah ! mon Dieu !... Vous ne protestez pas... (Ton d'affirmation.) C'est vous !...

SUZANNE.

C'est moi...

Elle tombe assise sur la chaise, près de la table.

ROSE.

Elle ! Sa femme ! (Avec emportement.) J'aurais dû m'en douter. Vous étiez si tremblante, le soir de mon arrestation, quand

Digitized by Google

le juge vous interrogeait... Et vous avez souffert qu'on m'accusât !... Tenez, madame, je ne vaux pas cher, n'est-ce pas? Mais, si bas que je sois tombée, je n'aurais jamais fait ce que vous avez fait là !

SUZANNE.

J'ai été lâche... J'ai eu peur. Oh ! pas pour moi, pour mon fils !

ROSE.

Votre fils ! Un bon prétexte !... Vous étiez à la veille de vous remarier... Frappée par la justice, plus moyen d'épouser l'homme qui vous aime et que vous aimez. (Suzanne sanglote, la tête sur la table. En l'entendant pleurer, Rose se calme.) Mais, comment avez-vous pu vous laisser entraîner à un tel crime ?

Elle reste debout, la main appuyée au bras du fauteuil.

SUZANNE, assise.

Tout cela a été si soudain, si imprévu ! Un enchaînement de circonstances fatales... J'ai tué et je ne me souviens pas de l'avoir voulu. Nous vivions séparés, M. de Véran et moi... Sa vie scandaleuse m'avait éloignée de lui... J'habitais la campagne; je venais rarement à Paris... Ce soir-là, je suis arrivée à l'improviste... Vous savez, puisque vous y étiez, quelle injure nouvelle m'attendait... ma maison livrée à l'orgie... la maîtresse occupant la place de la femme légitime.

ROSE, humblement.

Pardon, madame.

SUZANNE.

Après votre départ, comme M. de Véran venait de vous reconduire, je me suis présentée à lui... exaltée... irritée... Mon cœur éclatait... tant de griefs s'y étaient accumulés... Mais, dès mes premières paroles, ce malheureux s'est joué

Digitized by Google

de ma colère... Puis, en réponse à mes reproches, il a voulu, d'un baiser, me fermer la bouche... (Elle se lève.) A l'en croire, il m'aimait encore, il me trouvait belle, plus belle que vous... Il se grisait de paroles ardentes... il me tendait les bras... une abominable comédie, enfin, puisqu'il sortait des vôtres... Il m'a menacée... Une minute est venue où je n'ai plus songé qu'à me défendre... Lui appartenir! Non! ma mort, la sienne, tout plutôt qu'une telle honte... Que s'est-il passé alors? Je ne sais plus... J'étais folle... Je me vois, une arme fumante dans les mains, debout devant un cadavre, exaspérée et épouvantée... (Pause.) D'abord, j'ai voulu appeler... j'ai voulu dire la vérité... Puis, l'horreur de ma situation m'est apparue... mon fils me demandant compte de la mort de son père... la justice m'accusant d'avoir tué non pour me défendre, mais pour devenir libre de me remarier... J'ai cédé à l'effroi... J'ai gardé le silence... (Tombant assise.) On ne vous soupçonnait pas... je ne pouvais prévoir qu'on vous accuserait... Après votre arrestation, je me suis encore leurrée de je ne sais quelles espérances... Je savais que le Père Vignal se présenterait devant vos juges... Il semblait impossible que vous fussiez condamnée... De nouveau, j'ai reculé devant l'accomplissement de mon devoir, devant le scandale...

ROSE.

Oui, Saint-Lazare, les assises, tous vos secrets étalés au grand jour de l'audience... Bon pour une Rose Morgan ce supplice, non pour la comtesse de Véran... Ne vous reprochez rien... Est-ce que je vaux la peine que vous vous perdiez pour me sauver?

SUZANNE.

C'est pour vous sauver que je suis venue...

ROSE.

Renoncez-y, madame... Vous venez trop tard. Ma vie est

Digitized by Google

finie... et si je meurs, comme je le souhaite, votre sacrifice serait inutile...

SUZANNE.

Mais, vous vivrez...

ROSE.

Si je dois vivre, que ferais-je de ma liberté? Vous pensez bien que je ne recommencerais pas mon existence d'autrefois... Elle me fait horreur... Croyez-moi, laissez ma destinée s'accomplir... (Mouvement de Suzanne.) Qu'importe qu'une femme comme moi reste flétrie?... Tandis que vous... L'homme qui vous aime pourrait-il vous aimer encore, s'il apprenait la vérité?... Et votre enfant, vous en parliez tout à l'heure... Il est innocent, lui! Voudriez-vous imprimer une tache à son nom, empoisonner toute sa vie, en lui apprenant à ne plus respecter ni son père ni sa mère?... Cela vous étonne que je vous parle ainsi... Ah! c'est que vous ne savez pas ce que le Père Vignal a fait de moi... C'est à lui que j'obéis en me sacrifiant... Et heureuse de lui obéir.

SUZANNE.

Mais, il n'y a que l'amour pour opérer de tels miracles...

ROSE.

Oui, je l'aime, mais comme on aime Dieu. Je l'admire, je le vénère, et rien de coupable ne ternit la pureté du sentiment qu'il m'a inspiré... Il ne le connaîtra jamais... Non, jamais, il ne saura que la misérable que je suis a osé lever les yeux sur lui, qu'elle lui doit les émotions les plus nobles, les plus douces, les plus saintes... Expier, si je vis, l'existence dont il m'a montré l'abjection; lui prouver, si je meurs, que je n'étais pas indigne de son appui... de sa pitié... ce sera ma manière à moi de l'aimer... Vous le voyez... il n'y a rien à changer à ce qui est...

Elle s'assied très lasse.

Digitized by Google

SUZANNE.

Et vous croyez que je consentirai...

ROSE.

Je comprends... vous vous trouveriez humiliée, si vous me deviez une part de votre bonheur.

SUZANNE.

Ah! ce n'est pas cela. Je n'ai plus droit à tant d'orgueil. Mais, quoi qu'il puisse arriver, je dois accomplir mon devoir... (Mouvement de Rose.) Seulement, vous pouvez, si vous le voulez, en rendre l'accomplissement moins funeste, en atténuer la rigueur...

ROSE, surprise.

Comment?

SUZANNE.

En secondant les efforts de ceux qui espèrent encore vous sauver... sans me perdre;... en faisant appel de l'arrêt qui vous condamne...

ROSE.

Le pourvoi en cassation!... Ne me demandez pas cela... je l'ai déjà refusé à mon défenseur... Je n'affronterai pas de nouveau ces horribles épreuves... ces angoisses dont j'ai si cruellement souffert tant qu'a duré cette longue procédure...

SUZANNE.

Ce n'est pas pour vous que je vous le demande... Votre salut est maintenant assuré... C'est pour moi... pour mon fils...

ROSE.

Ni lui ni vous, n'êtes en péril... Vous ne m'avez rien dit,

Digitized by Google

je n'ai rien entendu, je ne sais rien... Partez, abandonnez-moi à mon sort... Cela coupe court à tout...

SUZANNE. Elle va répondre. Soudain, elle remonte vers le fond, ouvre la porte. Vignal paraît.

Mon Père! Elle refuse... Parlez-lui, vous; elle vous écoutera.

un signe de lui, elle sort.

SCÈNE V

ROSE, VIGNAL.

VIGNAL.

Je ne suis pas content de vous, mon enfant.

ROSE.

Pourquoi, mon Père?

VIGNAL.

Votre résistance aux remèdes... votre volonté de mourir... La sœur m'a tout dit... Et maintenant, ce refus de signer un recours...

ROSE.

A quoi bon?

VIGNAL.

Votre défenseur considère comme probable l'annulation de l'arrêt. C'est votre innocence bientôt proclamée, oui, votre innocence et... un irréparable malheur évité à madame de Véran...

Digitized by Google

ROSE.

Ma mort le lui évitera plus sûrement. (Mouvement de Vignal. Il faut que je meure... Mon passé...

VIGNAL.

Il n'est pas de passé que le repentir n'efface.

ROSE.

L'avenir me fait peur...

VIGNAL.

Il vous apportera l'apaisement.

ROSE.

Hélas !... J'ai conçu un ardent amour pour un homme de qui tout me sépare... un amour sans espoir... qui ne me permet pas de vivre heureuse...

VIGNAL, dédaigneux.

Et c'est pour cela !...

ROSE, très agitée.

Ne me regardez pas ainsi... prenez plutôt ma détresse en pitié... Reconnaissez que ma mort arrangera toutes choses... Elle délivrera madame de Vèran en ensevelissant son secret dans mon cercueil... Elle fera de moi aux yeux de celui que j'aime un objet de tendre compassion... Vivante, il m'eût repoussée, méprisée peut-être... Morte, il m'accordera dans son cœur une petite place où mon souvenir restera très doux... pur de toute souillure...

VIGNAL, après un silence.

Pour qu'il vous l'accorde cette place en son cœur, il n'est pas nécessaire que vous quittiez la vie... Si comme je le crois, il est généreux, quoique inflexible dans le devoir, je

Digitized by Google

suis sûr que votre élan l'a touché et que loin d'en être offensé, il voudra que cet amour contribue à votre régénération.

ROSE, *joyeuse.*

Est-ce possible !...

VIGNAL.

Ce n'est pas l'amour qui est blâmable... C'est l'usage qu'on en fait quand on lui sacrifie le devoir... Aimez si cela doit vous rendre meilleure... Aimez sans crainte, à la condition de n'attendre de celui à qui vous vous êtes donnée qu'une assistance affectueuse et de fermes conseils... S'il vous a comprise, il ne vous les refusera pas...

ROSE.

Alors, vous croyez qu'il ne m'abandonnerait jamais, qu'il ne se détournerait jamais de moi !...

VIGNAL.

De loin, comme de près, il veillerait sur vous pour achever l'œuvre de votre rédemption...

ROSE.

Oh ! mon Père ! quels horizons, vous me dévoilez !... J'étais folle de redouter l'avenir... Appelez mon avocat, le médecin, la religieuse... Je ferai ce qu'ils exigeront... Je veux vivre... je veux vivre. (*Elle se soulève brusquement en portant la main à son front et à sa gorge.*) Dieu ne veut pas... J'étouffe...

VIGNAL, *l'aidant à se rasseoir et appelant du côté de la porte.*

Ma Sœur.

Digitized by Google

SCÈNE VI

LES MÊMES, SUZANNE, LA RELIGIEUSE.

La religieuse entre suivie de madame de Véran et accourt auprès de Rose sur laquelle elle se penche. Celle-ci l'écarte doucement. A madame de Véran.

ROSE.

Vous le voyez, madame; je ne me trompais pas... La mort est là... Elle va vous délivrer... Rassurez-vous... Je vous pardonne...

MADAME DE VÉRAN, d'une voix étouffée.

Moi, je ne me pardonne pas.

Elle s'écarte.

ROSE, à la sœur.

Merci pour vos soins, ma sœur... Ils ne me sont plus nécessaires... (Très douce.) Laissez-moi... (Désignant Vignal.) Je veux lui parler... (A Vignal.) Mon Père, daignez m'entendre encore... Je n'ai plus que quelques minutes avant que mon cœur cesse de battre... Je tiens à vous dire que ma dernière pensée aura été pour vous... C'est vous que j'aimais... (Mouvement de Vignal pour lui imposer silence.) Oh ! mes paroles ne doivent pas vous offenser... Elles n'ont plus rien de la terre... Je suis déjà si près du ciel... Je vous ai aimé dès le jour où votre protection miséricordieuse s'est étendue sur moi... ou plutôt c'est Dieu que j'ai aimé en vous... Pour cet amour qui m'a transformée, je vous bénis... Il a été l'instrument de mon salut... (D'une voix éteinte en lui prenant les mains.) Je vous aime...

Elle laisse tomber sa tête contre l'oreiller du fauteuil. Vignal la regarde effrayé.

Digitized by Google

LA SŒUR, qui s'est rapprochée.

Elle est morte !

Elle s'agenouille. Madame de Véran accablée en fait autant.

VIGNAL.

Morte ! (Il courbe la tête, très ému. Se redressant.) Seigneur ! Dieu de justice et de bonté, recevez dans votre miséricorde cette âme qui monte vers vous, purifiée par son repentir et sa souffrance. (Il se penche en pleurs sur le front de Rose et en se relevant lui ferme les yeux. Puis, reculant.) Ma cellule !... Mon cloître ! je veux mon cloître !

Il va vers la porte.

FIN.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 21946-10-02. — (Encre Lorilleux).

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google